

DICKENS CHARLES

LE MAGASIN
D'ANTIQUITÉS.
TOME I

Charles Dickens
Le magasin d'antiquités. Tome I

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25092892

Le magasin d'antiquités, Tome I:

Содержание

CHAPITRE I	7
CHAPITRE II	31
CHAPITRE III	42
CHAPITRE IV	54
CHAPITRE V	69
CHAPITRE VI	80
CHAPITRE VII	94
CHAPITRE VIII	105
Конец ознакомительного фрагмента.	121

Charles Dickens

Le magasin d'antiquités, Tome I

L'auteur anglais au public Français.¹

Il y a longtemps que je désirais voir publier en français une traduction complète et uniforme de mes oeuvres.

Jusqu'ici, moins heureux en France qu'en Allemagne, je n'ai pu être connu des lecteurs français qui ne sont pas familiarisés avec la langue anglaise que par des traductions isolées et partielles, publiées sans mon autorisation et sans mon contrôle, et dont je n'ai tiré aucun avantage personnel.

La présente publication m'a été proposée par MM. Hachette et Cie et par M. Ch. Lahure, dans des termes qui font honneur à leur caractère élevé, libéral et généreux. Elle a été exécutée avec le plus grand soin, et les nombreuses difficultés qu'elle présentait ont été vaincues avec une habileté, une intelligence et une persévérance peu communes. Elle a surtout été dirigée par un homme distingué, qui possède parfaitement les deux langues, et qui a réussi de la manière la plus heureuse à reproduire en français, avec une fidélité parfaite, le texte original, tout en donnant à sa traduction une forme élégante et expressive.

Je suis fier d'être ainsi présenté au grand peuple français, que

¹ Voir ci-après le texte original.

j'aime et que j'honore sincèrement; à ce peuple dont le jugement et le suffrage doivent être un but d'ambition pour tous ceux qui cultivent Les Lettres; à ce peuple qui a tant fait pour elles, et à qui elles ont valu un nom si glorieux dans le monde.

Cette traduction de mes oeuvres est la seule qui ait ma sanction. Je la recommande en toute humilité respectueuse, mais aussi en toute confiance, à mes lecteurs français.

Charles Dickens.

Londres, 17 janvier 1851

Address of the english author to the french public.

I have long been desirous that a complete French translation of the books I have written should be made, and should be published in an uniform series.

Hitherto, less fortunate in France than in Germany, I have only been known to French readers not thoroughly acquainted with the English language, through occasional, fragmentary and unauthorized translations over which I have had no control, and from which I have derived no advantage.

The present translation of my writings was proposed to me by Messrs. L. Hachette and Co. and Ch. Lahure in a manner equally spirited, liberal, and generous. It has been made with the greatest care, and its many difficulties have been combated with unusual skill, intelligence and perseverance.

It has been superintended, above ail, by an accomplished gentleman, perfectly acquainted with both languages, and able, with a rare felicity, to be perfectly faithful to the English text,

while rendering it in elegant and expressive French.

I am proud to be so presented to the great French people, whom I sincerely love and honour, and to be known and approved by whom must be an aspiration of every labourer in the Arts, for which France has done so much, and in which she has made herself renowned through the world.

This is the only edition of my writings that has my sanction. I humbly and respectfully, but with full confidence, recommend it to my French readers.

Charles Dickens.

Tavistock-House, London, January 17th, 1857.

CHAPITRE I

Quoique je sois vieux, la nuit est généralement le temps où je me plais à me promener. Souvent, dans l'été, je quitte mon logis dès l'aube du matin, et j'erre tout le long du jour par les champs et les ruelles écartées, ou même je m'échappe durant plusieurs journées ou plusieurs semaines de suite; mais, à moins que je ne sois à la campagne, je ne sors guère qu'après le soleil couché, bien que, grâce au ciel, j'aime autant que toute autre créature vivante ses rayons et la douce gaieté dont ils animent la terre.

Cette habitude, je l'ai insensiblement contractée; d'abord, parce qu'elle est favorable à mon infirmité², et ensuite parce qu'elle me fournit le meilleur moyen d'établir mes observations sur le caractère et les occupations des gens qui remplissent les rues. L'éblouissement de l'heure de midi, le va-et-vient confus qui règne alors, conviendraient mal à des investigations paresseuses comme les miennes: à la clarté d'un réverbère, ou par l'ouverture d'une boutique, je saisis un trait des figures qui passent devant moi, et cela sert mieux mon dessein que de les contempler en pleine lumière: pour dire vrai, la nuit est plus favorable à cet égard que le jour, qui, trop fréquemment, détruit, sans souci ni cérémonie, un château bâti en l'air, au moment où on va l'achever.

² M. Humphrey est boiteux.

N'est-ce pas un miracle que les habitants des rues étroites puissent supporter ces allées et venues continuelles, ce mouvement qui n'a jamais de halte, cet incessant frottement de pieds sur les dures pierres du pavé qui finissent par en devenir polies et luisantes! Songez à un pauvre malade, sur une place telle que Saint-Martin's Court, écoutant le bruit des pas, et, au sein de sa peine et de sa souffrance, obligé, malgré lui, comme si c'était une tâche qu'il dût remplir, de distinguer le pas d'un enfant de celui d'un homme, le mendiant en savates de l'élégant, bien botté, le flâneur de l'affairé, la démarche pesante du pauvre paria qui erre à l'aventure, de l'allure rapide de l'homme qui court à la recherche du plaisir; songez au bourdonnement, au tumulte dont les sens du malade sont constamment accablés; songez à ce courant de vie sans aucun temps d'arrêt, et qui va, va, va, tombant à travers ses rêves troublés, comme s'il était condamné à se voir couché mort, mais ayant conscience de son état, dans un cimetière bruyant, sans pouvoir espérer de repos pour les siècles à venir!

Ainsi, quand la foule passe et repasse sans cesse sur les ponts, du moins sur ceux qui sont libres de tout droit de péage, dans les belles soirées, les uns s'arrêtent à regarder nonchalamment couler l'eau avec l'idée vague qu'elle coulera tout à l'heure entre de verts rivages qui s'élargiront de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils se confondent avec la mer; les autres se soulagent du poids de leurs lourds fardeaux et pensent, en regardant par-dessus le parapet, que vivre, c'est fumer et goûter un plein farniente, et que le

comble du bonheur consiste à dormir au soleil sur un morceau de voile goudronnée, au fond d'une barque étroite et immobile, d'autres, enfin, et c'est une classe toute différente, déposent là des fardeaux bien autrement lourds, se rappelant avoir entendu dire, ou avoir quelque part lu dans le passé, que se noyer n'est pas une mort cruelle, mais, de tous les moyens de suicide, le plus facile et le meilleur.

Le matin aussi, soit au printemps, soit dans l'été, il faut voir Covent-Garden-Market, lorsque le doux parfum des fleurs embaume l'air, effaçant jusqu'aux vapeurs malsaines des désordres de la nuit précédente, et rendant à moitié folle de joie la grive au sombre plumage, dont la cage avait été suspendue, durant toute la nuit, à une fenêtre du grenier. Pauvre oiseau! le seul être du voisinage, peut-être, qui s'intéresse par sa nature au sort des autres petits captifs étalés là déjà, le long du chemin; les uns évitant les mains brûlantes des amateurs avinés qui les marchandent; les autres s'étouffant en se serrant, en se blottissant contre leurs compagnons d'esclavage, attendant que quelque chaland plus sobre et plus humain réclame pour eux quelques gouttes d'eau fraîche qui puissent éteindre leur soif et rafraîchir leur plumage³! Cependant quelque vieux clerc, qui passe par là pour aller à son bureau, se demande, en jetant les yeux sur les tourterelles, qu'est-ce donc qui lui fait rêver bois, prairies et campagnes.

Mais je n'ai pas ici pour objet de m'étendre au long sur mes

³ C'est à Covent-Garden-Market que se vendent les pigeons et autres volatiles vivants.

promenades. L'histoire que je vais raconter tire son origine d'une de ces pérégrinations, dont j'ai été amené à parler d'abord en guise de préface.

Une nuit, je m'étais mis à rôder dans la Cité. Je marchais lentement, selon ma coutume, méditant sur une foule de sujets. Soudain, je fus arrêté par une question dont je ne saisis pas bien la portée, quoiqu'elle semblât cependant m'être adressée: la voix qui l'avait prononcée était pleine d'une douceur charmante qui me frappa le plus agréablement du monde. Je m'empressai de me retourner et aperçus, à la hauteur de mon coude, une jolie petite fille qui me pria de lui indiquer une certaine rue située à une distance considérable, et par conséquent dans une tout autre partie de la ville.

«D'ici là, lui dis-je, mon enfant, il y a une bien grande distance.

– Je le sais, monsieur, répliqua-t-elle timidement; je le sais à mes dépens, car c'est de là que je suis venue jusqu'ici.

– Seule? m'écriai-je avec quelque surprise.

– Oh! oui, peu m'importe. Mais ce qui maintenant me fait un peu peur, c'est que je me suis égarée.

– Et d'où vient que vous vous adressez à moi? Supposé que je voulusse vous tromper...

– Je suis sûre que vous n'en feriez rien, dit la petite créature; car vous êtes un vieux gentleman, et vous marchez si lentement!»

Je ne saurais dire quelle impression je reçus de cette réplique et de l'énergie qui la caractérisa. Une larme brilla dans les yeux

vifs de la jeune fille; et, tandis qu'elle me regardait en face, un tremblement se lisait sur sa figure délicate.

«Venez, lui dis-je; je vais vous conduire où vous allez.»

Elle mit sa main dans la mienne avec autant de confiance que si elle m'avait connu depuis le berceau, et nous voilà partis de compagnie. La petite créature réglait son pas sur le mien, et elle semblait, en vérité, moins recevoir de moi une protection que me soutenir et me guider. Je remarquai que de temps en temps elle me lançait un regard à la dérobée, comme pour se bien assurer que je ne la trompais point; je crus m'apercevoir aussi que chacun de ces regards rapides et perçants augmentait sa confiance envers moi.

Pour ma part, ma curiosité, mon intérêt n'étaient pas moindres à l'égard de cette enfant: je dis enfant, car certainement c'en était une, quoique je pensasse, d'après ce que j'en pouvais voir, que c'était sa constitution chétive et délicate qui lui donnait un caractère particulier d'extrême jeunesse. Bien que ses vêtements fussent très-simples, ils étaient d'une propreté parfaite et ne trahissaient ni la pauvreté ni la négligence.

«Qui donc, lui demandai-je, vous a envoyée si loin toute seule?

– Quelqu'un qui est très-bon pour moi, monsieur.

– Et qu'êtes-vous allée faire?

– Je ne dois pas le dire.»

Dans le ton et les termes de cette réplique, il y avait un je ne sais quoi qui me fit regarder la petite créature avec une

involontaire expression de surprise. Quel pouvait être le message pour lequel elle était ainsi d'avance préparée à répondre de la sorte? Ses yeux pénétrants semblaient lire à travers mes pensées. En rencontrant mon regard, elle ajouta qu'il n'y avait aucun mal dans ce qu'elle était allée faire, mais que c'était un grand secret, un secret qu'elle-même ne connaissait pas.

Ces paroles avaient été prononcées sans la moindre apparence d'artifice ou de tromperie, mais au contraire avec cet air de franchise non suspecte, indice certain de la vérité. L'enfant continuait de marcher comme précédemment; plus nous avancions, plus elle devenait familière avec moi; elle causait gaiement chemin faisant, mais ne parlait pas de sa maison autrement que pour remarquer que nous prenions une direction qui lui était inconnue et me demander si c'était là le plus court.

Tandis que nous allions ainsi, je roulais dans mon esprit cent explications différentes de l'énigme et les rejetais l'une après l'autre. J'eusse rougi de me prévaloir de l'ingénuité ou de la reconnaissance de cette enfant, au profit de ma curiosité. J'aime ces petits êtres, et ce n'est pas chose à dédaigner quand ceux-là aussi nous aiment, qui viennent de sortir tout frais des mains de Dieu. Comme sa confiance m'avait plu tout d'abord, je résolus d'en rester digne et de justifier le mouvement qui l'avait portée à s'abandonner à moi.

Cependant il n'y avait pas de raison pour que je m'abstinsse de voir la personne qui avait pu, avec une telle imprudence, l'envoyer si loin, de nuit, toute seule. Or, comme il était à

présumer que l'enfant, dès qu'elle apercevrait son logis, me souhaiterait le bonsoir et contrarierait ainsi mon dessein, j'eus soin d'éviter les rues les plus fréquentées et de prendre les plus détournées. Ainsi elle ne sut pas où nous étions avant que nous fussions dans sa rue même. Ma nouvelle connaissance frappa joyeusement des mains, s'élança à quelques pas devant moi, s'arrêta à une porte, où elle se tint sur la marche jusqu'à mon arrivée, et, dès que je l'eus rejointe, elle fit retentir la sonnette.

Une partie de cette porte était vitrée, sans contrevent qui la protégeât: ce que je ne pus remarquer d'abord, car, à l'intérieur, tout était ombre et silence: d'ailleurs, je n'attendais pas avec moins d'anxiété que l'enfant une réponse à notre appel. Elle avait sonné deux ou trois fois déjà, quand nous entendîmes du dedans le bruit d'une personne qui se meut, et enfin une faible lumière apparut à travers le vitrage. Comme cette lumière approchait très- lentement, celui qui la portait ayant à se frayer un chemin parmi une grande quantité d'objets épars et confus, cette circonstance me permit de voir à la fois, quelle était la nature de la personne qui s'avançait et du lieu dans lequel elle cheminait.

C'était un petit vieillard aux longs cheveux gris. Tandis qu'il élevait la lumière au-dessus de sa tête et regardait en avant à mesure qu'il approchait, je pus distinguer parfaitement ses traits et sa physionomie. Malgré les ravages produits par l'âge, il me sembla reconnaître dans ses formes grêles et maigres quelque chose de la forme svelte et souple que j'avais remarquée chez l'enfant. Il y avait certainement de l'analogie dans leurs yeux

bleus brillants; mais le vieillard était tellement ridé par l'âge et les chagrins, que là s'arrêtait toute ressemblance.

La salle qu'il traversait à pas lents était un de ces réceptacles d'objets curieux et antiques qui semblent se cacher dans les coins les plus bizarres de notre ville, et, par jalousie et méfiance, dérober leurs trésors moisis aux regards du public. Il y avait là des assortiments de cottes de mailles, toutes droites et figurant des fantômes de chevaliers armés; il y avait des bas-reliefs fantastiques empruntés aux cloîtres des moines d'autrefois; il y avait diverses sortes d'armes rouillées; il y avait des figures contournées en porcelaine, en bois et en fer; il y avait des ouvrages d'ivoire; il y avait des tapisseries et des meubles étranges, dont le dessin paraissait dû à la fièvre des rêves. La physionomie égarée du petit vieillard était merveilleusement en harmonie avec la localité. Cet homme devait être allé à tâtons parmi les vieilles églises, les tombes et les maisons abandonnées, pour en recueillir les dépouilles de ses propres mains. Dans toute sa collection, il n'y avait rien qui ne fût en parfaite analogie avec lui, rien qui fût plus que lui vieux et délabré.

Tout en tournant la clef dans la serrure, il me contemplait avec une surprise qui fut loin de diminuer lorsque son regard se porta de moi sur ma compagne de route. La porte s'ouvrit, et l'enfant, s'adressant à son grand-père, lui raconta la petite histoire de notre rencontre.

«Dieu te bénisse! s'écria le vieillard en passant la main sur la tête de l'enfant; comment se fait-il que tu aies pu t'égarer en

chemin? O Nell, si je t'avais perdue!

– Grand-père, répondit avec fermeté la petite fille, j'eusse retrouvé mon chemin pour revenir vers vous, n'ayez pas peur.»

Le vieillard l'embrassa; puis il se tourna de mon côté et m'invita à entrer, ce que je fis. La porte fut fermée de nouveau à double tour. Mon hôte, me précédant avec son flambeau, me conduisit, à travers la salle que j'avais déjà contemplée du dehors, dans une petite pièce située derrière: là se trouvait une autre porte ouvrant sur une sorte de cabinet où je vis un lit en miniature qui eût bien convenu à une fée, tant il était exigü et gentiment arrangé. L'enfant prit une lumière et se retira dans la petite chambre, me laissant avec le vieillard.

«Vous devez être fatigué, monsieur, me dit-il en approchant pour moi une chaise du feu. Comment pourrais-je vous remercier?»

Je répondis:

«En ayant une autre fois plus de soin de votre petite-fille, mon bon ami.

– Plus de soin!.. répéta le vieillard d'une voix aigre; plus de soin de Nelly!.. Qui jamais a aimé une enfant comme j'aime ma Nell?»

Il prononça ces paroles avec une surprise si manifeste, que je me trouvai fort embarrassé pour répondre, d'autant plus que, s'il y avait dans ses manières quelque chose de heurté et d'égaré, ses traits offraient les indices d'une pensée profonde et triste, d'où je conclus que, contrairement à ma première impression, ce n'était

ni un radoteur ni un imbécile.

«Je ne crois pas, lui dis-je, que vous ayez assez souci de votre enfant.

– Moi! je n'en ai pas souci!.. s'écria le vieillard en m'interrompant. Ah! que vous me jugez mal!.. Ma petite Nelly! ma petite Nelly!»

Nul homme, quelques paroles qu'il employât, ne pourrait montrer plus de tendresse que n'en montra dans ce peu de mots le marchand de curiosités. J'attendis qu'il parlât de nouveau; mais il appuya le menton sur sa main, et, secouant deux ou trois fois la tête, il tint ses yeux fixés sur le foyer.

Tandis que nous gardions ainsi le silence, la porte du cabinet s'ouvrit, et l'enfant reparut. Ses fins cheveux bruns tombaient épars sur son cou, et son visage était animé par l'empressement qu'elle avait mis à venir nous rejoindre. Sans perdre un instant, elle s'occupa des préparatifs du souper. Pendant qu'elle se livrait à ce soin, je remarquai que le vieillard profitait de l'occasion pour m'examiner plus à fond qu'il ne l'avait fait d'abord. Je vis avec surprise que l'enfant paraissait chargée de toute la besogne, et que, à l'exception de nous trois, il ne semblait y avoir âme qui vive dans la maison. Je saisis un moment où elle était sortie de la chambre pour glisser un mot à ce sujet; à quoi le vieillard répliqua qu'il y avait peu de grandes personnes aussi dignes de confiance, aussi soigneuses que Nelly.

«Il m'est toujours pénible, dis-je, choqué de ce que je prenais chez lui pour de l'égoïsme, il m'est toujours pénible d'être témoin

de cette espèce d'initiation à la vie réelle chez de jeunes êtres à peine hors de la limite étroite de l'enfance, c'est tarir en eux la confiance et la naïveté, deux des principales qualités que le ciel leur ait départies; c'est leur demander de partager nos chagrins avant l'heure où ils sont capables de s'associer à nos plaisirs.

– N'ayez pas peur de détruire chez elle ces qualités précieuses; non, répondit le vieillard me regardant fixement, les sources en sont trop profondes. D'ailleurs, les enfants du pauvre connaissent peu le plaisir. Il faut acheter et payer jusqu'aux moindres jouissances de l'enfance.

– Mais... excusez la liberté de mon langage... vous n'êtes sans doute pas si pauvre?

– Nelly n'est pas ma fille; c'est sa mère qui était ma fille, et sa mère était pauvre. Je ne mets rien de côté; rien, pas un sou, bien que je vive comme vous voyez. Mais (il posa sa main sur mon bras et s'inclina pour ajouter à demi-voix) elle sera riche un de ces jours; elle deviendra une grande dame. Ne pensez pas mal de moi parce que j'use de son service. Elle est heureuse de me donner ses soins, vous avez pu en juger; son cœur se briserait à l'idée que je pusse demander à toute autre personne ce que ses petites mains ont le courage d'entreprendre. Moi! n'avoir pas souci de mon enfant!.. cria-t-il tout à coup d'un accent plaintif. Dieu sait que cette enfant est l'unique pensée de ma vie, et cependant il ne me favorise pas! Oh! non, il ne me favorise pas!»

En ce moment, celle qui faisait le sujet de notre conversation rentra, et le vieillard, m'invitant à me mettre à table, rompit

l'entretien et retomba dans le silence.

Nous avions à peine commencé le repas, quand un coup fut frappé à la porte extérieure. Nelly, laissant échapper un joyeux éclat de rire qui me fit plaisir à entendre, car il était enfantin et plein d'expansion, s'écria:

«Nul doute, c'est ce vieux cher Kit qui revient enfin!

– Petite folle! dit le grand-père en caressant les cheveux de sa Nelly; toujours elle se moque du pauvre Kit.»

Un nouvel éclat de rire plus bruyant que le premier retentit encore, et, par sympathie, je ne pus me défendre d'y associer un sourire. Le petit vieillard prit une chandelle et alla ouvrir la porte. Lorsqu'il revint, Kit était derrière lui.

Kit était bien le garçon le plus grotesque qu'on puisse imaginer: lourd, gauche, avec une bouche démesurément grande, les joues fort rouges, un nez retroussé, et certainement l'expression la plus comique que j'eusse jamais vue. Il s'arrêta court sur le seuil, à l'aspect d'un étranger, imprima un mouvement parfait de rotation à son vieux chapeau, qui n'offrait aucun vestige de bord, et s'appuyant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, position qu'il changeait sans cesse, il resta à l'entrée, fixant sur l'intérieur de la chambre le regard le plus extraordinaire. Dès ce moment, je conçus pour ce garçon un sentiment de reconnaissance, car je compris qu'il était la comédie dans la vie de la jeune fille.

«Il y avait une bonne trotte, n'est-ce pas, Kit? dit le petit vieillard.

– Par ma foi, la course n'était pas mauvaise, maître, répliqua Kit.

– Avez-vous eu de la peine à trouver la maison?

– Par ma foi, maître, ce n'était pas excessivement aisé.

– Et naturellement, vous revenez avec de l'appétit?

– Par ma foi, maître, je le crois.»

Le jeune garçon avait une manière à part de se tenir de côté en parlant, et de jeter à chaque mot la tête obliquement par-dessus son épaule, comme s'il ne pouvait avoir de voix sans recourir à ce moyen. Je crois qu'il eût été divertissant pour tout le monde; mais il y avait quelque chose d'irrésistible dans le plaisir si vif que son étrangeté d'allure causait à Nelly, et dans la pensée consolante qu'elle pouvait trouver un sujet de gaieté en un lieu qui semblait si peu fait pour lui en inspirer. Ce qu'il y a de meilleur, c'est que Kit lui-même était flatté de l'impression qu'il produisait; après avoir fait quelques efforts pour conserver sa gravité, il partit aussi d'un grand éclat de rire et resta dans ce violent accès d'hilarité, la bouche ouverte et les yeux presque fermés.

Le vieillard était retombé dans sa précédente rêverie et semblait étranger à ce qui se passait. Mais lorsque Nelly eut cessé de rire, je remarquai que des larmes obscurcissaient les yeux de la jeune fille, et je les attribuai à la chaleur de l'accueil qu'elle faisait à son bizarre favori, peut-être aussi aux petites émotions de cette soirée. Quant à Kit lui-même, dont le rire était de ceux qui laissent douter si l'on rit ou si l'on pleure, il s'empara d'une

épaisse sandwich⁴ et d'un pot de bière, alla se mettre dans un coin et se disposa à faire largement honneur à ces provisions.

«Ah! me dit le vieillard se tournant vers moi et me regardant comme si je venais de lui parler, vous vous trompez bien en prétendant que je n'ai pas soin d'elle!

– Il ne faut pas, mon ami, lui répondis-je, attacher trop d'importance à une remarque fondée sur les premières apparences.

– Non, non, répliqua le vieillard d'un ton pensif; Nell, viens ici.»

La jeune fille s'empressa de se lever, et elle enlaça de ses bras le cou de son grand-père.

«Est-ce que je ne t'aime pas, Nelly? demanda-t-il. Dis, est-ce que je ne t'aime pas, Nelly, oui ou non?»

L'enfant répondit seulement par des caresses et appuya sa tête sur la poitrine du vieillard.

«Pourquoi sanglotes-tu? dit-il en la pressant contre lui et tournant son regard vers moi. Est-ce parce que tu sais que je t'aime et que tu m'en veux de paraître en douter? C'est bon, c'est bon; alors disons donc que je t'aime tendrement!

– Oui, oui, c'est la vérité, s'écria-t-elle avec force. Et Kit aussi le sait bien.»

Kit, qui, en absorbant son pain et son boeuf, plongeait à chaque bouchée, avec le sang-froid d'un jongleur, son couteau dans sa bouche, s'arrêta tout court au milieu de ses opérations

⁴ Le genre féminin était admis au XIXe siècle. [Note du correcteur.]

gastronomiques, en entendant cet appel à son témoignage, et hurla: «Personne ne serait assez fou pour dire qu'il ne vous aime pas.» Après quoi, il se rendit incapable de continuer la conversation en ingurgitant une énorme sandwich d'un seul coup.

«Elle est pauvre actuellement, dit le vieillard en donnant une petite tape amicale sur la joue de l'enfant; mais, je le répète, le temps approche où elle deviendra riche. Ce temps aura été long à venir, mais enfin il viendra. Il est bien venu pour tant d'autres qui ne font rien que se livrer à la dépense et aux excès. Oh! quand viendra-t-il pour moi?

– Je me trouve heureuse comme je suis, grand-père, dit l'enfant.

– Hum! hum! Tu ne sais pas maintenant... et comment pourrais-tu savoir?..»

Et il murmura de nouveau à demi-voix:

«Ce temps viendra, je suis certain qu'il viendra. Il n'en paraîtra que meilleur pour s'être fait attendre.»

Et alors il soupira et retomba dans son état de rêverie; il avait attiré l'enfant entre ses genoux, et paraissait insensible à tout le reste autour de lui. Cependant il s'en fallait de quelques minutes seulement que minuit sonnât. Je me levai pour partir: ce mouvement rappela le vieillard à la réalité.

«Un moment, monsieur, dit-il. Eh bien! Kit, bientôt minuit, mon garçon, et vous êtes encore ici! Retournez chez vous, retournez chez vous, et demain matin soyez exact, car il y a de l'ouvrage à faire. Bonne nuit! Souhaite-lui le bonsoir, Nelly, et

qu'il s'en aille.

– Bonsoir, Kit, dit l'enfant, les yeux brillants de gaieté et d'amitié.

– Bonsoir, miss Nell, répondit le jeune garçon.

– Et remerciez ce gentleman, reprit le vieillard; sans ses bons soins, j'aurais pu perdre cette nuit ma petite-fille.

– Non, non, maître, s'écria Kit, pas possible, pas possible.

– Comment?

– Je l'aurais retrouvée, maître, je l'aurais retrouvée. Je parie que je l'aurais retrouvée et aussi vite que qui que ce soit, pourvu qu'elle fût encore sur la terre. Ha! ha! ha!»

Ouvrant de nouveau sa large bouche en même temps qu'il fermait les yeux et poussait un éclat de rire d'une voix de stentor, Kit gagna la porte à reculons en continuant de crier. Une fois hors de la chambre, il ne fut pas long à décamper.

Après son départ, et tandis que l'enfant était occupée à desservir, le vieillard dit:

«Monsieur, je n'ai pas paru suffisamment reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi ce soir, mais je vous en remercie humblement et de tout coeur; Nelly en fait autant, et ses remerciements valent mieux que les miens. Je serais au regret si, en partant, vous emportiez l'idée que je ne suis pas assez pénétré de votre bonté ou que je n'ai pas souci de mon enfant... car certainement, cela n'est pas!

– Je n'en puis douter, dis-je, après ce que j'ai vu. Mais permettez-moi de vous adresser une question.

– Volontiers, monsieur; qu'est-ce?

– Cette charmante enfant, avec tant de beauté et d'intelligence, n'a-t-elle que vous au monde pour prendre soin d'elle? pas d'autre compagnie? d'autre guide?

– Non, non, dit-il, me regardant en face avec anxiété; non, et elle n'a pas besoin d'en avoir d'autre.

– Ne craignez-vous pas de vous méprendre sur les nécessités de son éducation et de son âge? Je suis certain de vos excellentes intentions; mais vous-même, êtes-vous bien certain de pouvoir remplir une mission comme celle-là? Je suis un vieillard ainsi que vous; vieillard, je m'intéresse à ce qui est jeune et plein d'avenir. Avouez-le, dans tout ce que j'ai vu cette nuit de vous et de cette petite créature, n'y a-t-il pas quelque chose qui peut mêler de l'inquiétude à cet intérêt?»

Mon hôte garda d'abord le silence, puis il répondit:

«Je n'ai pas le droit de m'offenser de vos paroles. Il est bien vrai qu'à certains égards nous sommes, moi l'enfant, et Nelly la grande personne, ainsi que vous avez pu le remarquer déjà. Mais que je sois éveillé ou endormi, la nuit comme le jour, malade ou en bonne santé, cette enfant est l'unique objet de ma sollicitude; et si vous saviez de quelle sollicitude, vous me regarderiez d'un oeil bien différent. Ah! c'est une vie pénible pour un vieillard, une vie pénible, bien pénible; mais j'ai devant moi un but élevé, et je ne le perds jamais de vue!»

En le voyant dans ce paroxysme d'exaltation fébrile, je me mis en devoir de reprendre un pardessus que j'avais déposé en

entrant dans la chambre, résolu à ne rien dire de plus. Je vis avec étonnement la petite fille qui se tenait patiemment debout, avec un manteau sur le bras, et à la main un chapeau et une canne.

«Ceci n'est pas à moi, ma chère, lui dis-je.

– Non, répondit-elle tranquillement, c'est à mon grand-père.

– Mais il ne sort pas à minuit...

– Pardon, il va sortir, dit-elle en souriant.

– Mais vous? Qu'est-ce que vous devenez pendant ce temps-là, chère petite?

– Moi? Je reste ici naturellement. C'est comme cela tous les soirs.»

Je regardai le vieillard avec surprise: mais il était ou feignait d'être occupé du soin de s'arranger pour sortir. Mon regard se reporta de lui sur cette douce et frêle enfant. Toute seule! dans ce lieu sombre; seule, toute une longue et triste nuit!

Elle ne parut pas s'apercevoir de ma stupéfaction; mais elle aida gaiement le vieillard à mettre son manteau: lorsqu'il fut prêt, elle prit un flambeau pour nous éclairer. Voyant que nous ne la suivions pas assez vite, elle se retourna le sourire aux lèvres et nous attendit. La cause de mon hésitation n'avait pas échappé au vieillard; l'expression de sa physionomie le prouvait; mais il se borna à m'inviter, en inclinant la tête, à passer devant lui, et il garda le silence. Il ne me restait qu'à obéir.

Lorsque nous eûmes franchi la porte, l'enfant posa son flambeau à terre, me souhaita le bonsoir et leva vers moi son visage pour m'embrasser. Puis elle s'élança vers le vieillard, qui

la serra dans ses bras et appela sur elle les bénédictions de Dieu.

«Dors bien, Nell, dit-il doucement, et que les anges gardiens veillent sur toi dans ton lit! N'oublie pas tes prières, ma mignonne.

– Non, certes, s'écria-t-elle avec ardeur; je suis si heureuse de prier!

– Oui, je le sais, cela te fait du bien et cela doit être. Mille bénédictions! Demain matin, de bonne heure, je serai ici.

– Vous n'aurez pas besoin de sonner deux fois. La sonnette m'éveille, même au beau milieu d'un rêve.»

Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent. L'enfant ouvrit la porte, maintenant protégée par un volet que Kit y avait appliqué, en sortant, et avec un dernier adieu dont la douceur et la tendresse sont bien souvent revenues à ma mémoire, elle la tint entr'ouverte jusqu'à ce que nous fussions passés. Le vieillard s'arrêta un moment pour entendre la porte se refermer et les verrous se tirer à l'intérieur, ensuite, rassuré à cet égard, il se mit à marcher à pas lents. Au coin de la rue, il s'arrêta. Me regardant avec un certain embarras, il me dit que nous n'allions pas du tout par le même chemin et qu'il était obligé de me quitter. J'avais envie de répondre: mais, avec une vivacité que son extérieur ne m'eût pas permis de supposer, il s'éloigna précipitamment. Je remarquai qu'à plusieurs reprises il tourna la tête comme pour s'assurer si je ne l'épiais pas ou si je ne le suivais pas à quelque distance. À la faveur de l'obscurité de la nuit, il disparut bientôt à mes yeux.

J'étais demeuré immobile à la place même où il m'avait quitté,

sans pouvoir m'en aller et pourtant sans savoir pourquoi je perdais mon temps à rester là. Je regardai tout pensif dans la rue d'où nous venions de sortir, et bientôt je m'acheminai de ce côté. Je passai et repassai devant la maison; je m'arrêtais; j'écoutais à la porte: tout était sombre et silencieux comme la tombe.

Cependant je rôdais autour de cette maison sans réussir à m'en arracher, pensant à tous les dangers qui pouvaient menacer l'enfant: incendie, vol, meurtre même, et me figurant qu'il allait arriver quelque malheur si je me retirais. Le bruit d'une porte ou d'une croisée qu'on fermait dans la rue me ramenait de nouveau devant le logis du marchand de curiosités. Je traversais le ruisseau pour regarder la maison et m'assurer que ce n'était pas de là que venait le bruit: mais non, la maison était restée noire, froide, sans vie.

Il passait peu de monde; la rue était triste et morne; il n'y avait presque que moi. Quelques traîneurs, sortis des théâtres, marchaient à la hâte, et, de temps en temps, je me jetais de côté pour éviter un ivrogne tapageur qui regagnait sa demeure en chancelant; mais c'étaient des incidents rares et qui même cessèrent bientôt tout à fait. Une heure sonna à toutes les horloges. Je me remis à arpenter le terrain, me promettant sans cesse que ce serait la dernière fois, et chaque fois me manquant de parole, sous quelque nouveau prétexte, comme je l'avais fait déjà si souvent.

Plus je pensais aux discours, au regard, au maintien du vieillard, moins je parvenais à me rendre compte de ce que

j'avais vu et entendu. Un pressentiment qui me dominait me disait que le but de cette absence nocturne ne pouvait être bon. Je n'avais eu connaissance du fait que par la naïveté indiscrète de l'enfant; et bien que le vieillard fût là, bien qu'il eût été témoin de ma surprise non équivoque, il avait gardé un étrange mystère sur ce sujet sans me donner un seul mot d'explication. Ces réflexions ramenèrent plus vivement que jamais à ma mémoire sa physionomie égarée, ses manières distraites, ses regards inquiets et troublés. Sa tendresse pour sa petite-fille n'était pas incompatible avec les vices les plus odieux; et dans cette tendresse même n'y avait-il pas une contradiction étrange? Sinon, comment cet homme eût-il pu se résoudre à abandonner ainsi son enfant? Cependant, malgré mes dispositions à prendre de lui une mauvaise opinion, je ne doutais pas un moment de la réalité de son affection; et même je ne pouvais pas en admettre le doute, quand je me rappelais ce qui s'était passé entre nous et le son de voix avec lequel il avait appelé sa Nelly.

«Je reste ici naturellement... m'avait dit l'enfant, en réponse à ma question C'est comme cela tous les soirs.» Quel motif pouvait faire sortir le vieillard de chez lui, la nuit et toutes les nuits? J'évoquai le souvenir de ce que j'avais autrefois entendu raconter de certains crimes sombres et secrets qui se commettent dans les grandes villes et échappent à la justice pendant de longues années. Cependant, parmi ces sinistres histoires, il n'en était pas une que je pusse expliquer par le présent mystère; plus j'y songeais, moins je réussissais à percer ces ténèbres.

La tête remplie de ces idées et de bien d'autres encore, sur le même sujet, je continuai d'arpenter la rue durant deux grandes heures. Enfin une pluie violente se mit à tomber: accablé de fatigue, bien que ma curiosité fût toujours aussi éveillée qu'auparavant, je montai dans la première voiture de place qui vint à passer et me fis conduire chez moi. Un bon feu pétillait dans l'âtre; ma lampe brillait: ma pendule me salua comme à l'ordinaire de son joyeux carillon. Mon logis m'offrait le calme, la chaleur, le bien-être, contraste heureux avec l'atmosphère sombre et triste d'où je sortais.

Je m'assis dans ma bergère, et, me renversant sur ses larges coussins, je me représentai l'enfant dans son lit: seule, sans gardien, sans protection, excepté celle des anges, et cependant dormant d'un sommeil paisible. Je ne pouvais détacher ma pensée de cette créature si jeune, tout esprit, toute délicate, une vraie petite fée, passant de longues et sinistres nuits dans un lieu si peu fait pour elle.

Nous avons tellement l'habitude de nous laisser émouvoir par les objets extérieurs et d'en recevoir des sensations que la réflexion devrait suffire à nous donner, mais qui nous échappent souvent sans ces aides visibles et palpables, que peut-être n'aurais-je pas été envahi tout entier comme je l'étais par cet unique sujet de mes pensées sans les monceaux de choses fantastiques que j'avais vues pêle-mêle dans le magasin du marchand de curiosités. Présentes à mon esprit, unies à l'enfant, l'entourant, pour ainsi dire, ne formant qu'un avec elle, elles

me faisaient toucher au doigt sa position. Sans aucun effort d'imagination, je revoyais d'autant mieux son image, entourée comme elle l'était, de tous ces objets étrangers à sa nature, qu'ils étaient moins en harmonie avec les goûts de son sexe et de son âge. Si ces secours m'avaient manqué, si j'avais dû me représenter Nelly dans un appartement ordinaire où il n'y eût rien de bizarre, rien d'inaccoutumé, il est bien présumable que sa solitude étrange m'eût moins vivement impressionné. Dans ce cadre, elle formait pour moi une sorte d'allégorie, et avec tout ce qui l'entourait, elle excitait si puissamment mon intérêt que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais la chasser de ma mémoire et de mes pensées.

«Ce serait, me dis-je après avoir fait avec vivacité quelques tours dans ma chambre, ce serait pour l'imagination un travail curieux que de suivre Nelly dans sa vie future, de la voir continuant sa route solitaire au milieu d'une foule de compagnons grotesques; seule, pure, fraîche et jeune. Il serait curieux de...»

Ici je m'arrêtai; car le thème m'eût mené loin, et déjà je voyais s'ouvrir devant moi une région dans laquelle je me sentais médiocrement disposé à pénétrer. Je reconnus que ce n'étaient que des rêvasseries, et je pris le parti d'aller me coucher pour trouver dans mon lit le repos et l'oubli.

Mais, toute la nuit, soit éveillé, soit endormi, les mêmes idées revinrent à mon esprit, les mêmes images restèrent en possession de mon cerveau. Toujours, toujours j'avais en face de moi la boutique aux sombres parois; les armures et les cottes de mailles

toutes vides avec leur tournure de spectres silencieux; les figures de bois et de pierre, sournoises et grimaçantes; la poussière, la rouille, le ver vivant dans le chêne qu'il ronge; et, seule au milieu de ces antiquités, de ces ruines, de cette laideur du passé, la belle enfant dans son doux sommeil, souriant au sein de ses rêves légers et radieux.

CHAPITRE II

Durant près d'une semaine, je combattis le désir qui me poussait à revoir le lieu que j'avais quitté sous les impressions dont j'ai esquissé le tableau. Enfin je m'y décidai, et résolu à me présenter cette fois en plein jour, je m'acheminai, dès le commencement d'une après-midi, vers la demeure du vieillard.

Je dépassai la maison et fis plusieurs tours dans la rue avec cette espèce d'hésitation bien naturelle chez un homme qui sait que sa visite n'est pas attendue et qui n'est pas bien sûr qu'elle soit agréable. Cependant, comme la porte de la boutique était fermée, et comme rien n'indiquait que je dusse être reconnu des gens qui s'y trouvaient, si je me bornais purement et simplement à passer et repasser devant la porte, je ne tardai pas à surmonter mon irrésolution et je me trouvai chez le marchand de curiosités.

Le vieillard se tenait dans l'arrière-boutique, en compagnie d'une autre personne. Tous deux semblaient avoir échangé des paroles vives; leur voix, qui était montée à un diapason très-élevé, cessa de retentir aussitôt qu'ils m'aperçurent. Le vieillard s'empessa de venir à moi, et, d'un accent plein d'émotion, me dit qu'il était charmé de me voir. Il ajouta:

«Vous tombez ici dans un moment de crise.»

Et, montrant l'homme que j'avais trouvé avec lui:

«Ce drôle m'assassinera un de ces jours. S'il l'eût osé, il l'aurait fait déjà depuis longtemps.

– Bah! dit l'autre; c'est vous plutôt qui, si vous le pouviez, livreriez ma tête par un faux serment; nous savons bien cela.»

Avant de parler ainsi, le jeune homme s'était tourné vers moi et m'avait regardé fixement en fronçant les sourcils.

«Ma foi, dit le vieillard, je ne m'en défends pas. Si les serments, les prières ou les paroles pouvaient me débarrasser de vous, je le ferais, et votre mort serait pour moi un grand soulagement.

– Je le sais, c'est ce que je vous disais moi-même tout à l'heure, n'est-il pas vrai? Mais, ni serments, ni prières, ni paroles ne suffisent pour me tuer. En conséquence, je vis et je veux vivre.

– Et sa mère n'est plus!.. s'écria le vieillard, joignant ses mains avec désespoir et levant ses yeux au ciel; voilà donc la justice de Dieu!»

Le jeune homme était debout, frappant du pied contre une chaise et le regardant avec un ricanement de dédain. Il pouvait avoir environ vingt et un ans; il était bien fait et avait certainement la taille élégante, mais l'expression de sa physionomie n'était pas de nature à lui gagner les coeurs: car elle offrait un caractère de libertinage et d'insolence vraiment repoussant, en harmonie d'ailleurs avec ses manières et son costume.

«Justice ou non, dit-il, je suis ici et j'y resterai jusqu'à ce que je juge convenable de m'en aller, à moins que vous n'appeliez main-forte pour me faire mettre dehors: mais vous n'en viendrez pas là, je le sais. Je vous répète que je veux voir ma soeur.

– *Votre* soeur!.. dit le vieillard avec amertume.

– Sans doute. Vous ne pouvez détruire les liens de parenté. Si cela était en votre pouvoir, il y a longtemps que vous l'eussiez fait. Je veux voir ma soeur, que vous tenez claquemurée ici, empoisonnant son coeur avec vos recettes mystérieuses et faisant parade de votre affection pour elle, afin de la tuer de travail, et de grappiller quelques schellings de plus que vous ajoutez chaque semaine à votre riche magot. Je veux la voir, et je la verrai.

– Voilà, s'écria le vieillard en se tournant vers moi, voilà un beau moraliste pour parler d'empoisonner les coeurs! Voilà un esprit généreux pour se moquer des schellings grappillés! Un misérable, monsieur, qui a perdu tous ses droits, non-seulement sur ceux qui ont le malheur d'être liés à lui par le sang, mais encore sur la société, qui ne le connaît que par ses méfaits. Un menteur, en outre! ajouta-t-il en baissant la voix et se rapprochant de moi; car il sait combien Nelly m'est chère, et il veut me blesser dans mon honneur et mon affection parce qu'il voit ici un étranger.»

Le jeune homme releva ce dernier mot.

«Les étrangers ne sont rien pour moi, grand-père, et je me flatte de n'être rien pour eux. Le meilleur parti qu'ils aient à prendre, c'est de s'occuper de leurs affaires et de me laisser le soin des miennes. Il y a là dehors un de mes amis qui m'attend; et comme, selon toute apparence, j'aurai à rester ici quelque temps, je vais, avec votre permission, le faire entrer.»

En parlant ainsi, il fit un pas vers la porte, et, regardant dans la rue, il adressa de la main plusieurs signes à une personne qu'on

ne voyait pas; celle-ci, à en juger par les marques d'impatience qui accompagnaient les appels, ne paraissait pas très-disposée à se déterminer à venir. Enfin arriva, de l'autre côté de la rue, sous le prétexte assez gauche de passer là par hasard, un individu, remarquable par son élégance malpropre; après avoir fait de nombreuses difficultés et force mouvements de tête comme pour se défendre de l'invitation, il se décida à traverser la rue et entra dans la boutique.

«Là! dit le jeune homme le poussant devant; voici Dick Swiveller.

Asseyez-vous, Swiveller.

– Mais je ne sais pas si cela fait plaisir au vieux, dit M. Swiveller à demi-voix.

– Asseyez-vous,» répéta son compagnon.

M. Swiveller obéit, et regardant autour de lui avec un sourire câlin, il fit observer que la semaine passée avait été bonne pour les canards, et que celle-ci était bonne pour la poussière: il ajouta que, tandis qu'il attendait auprès de la lanterne, au coin de la rue, il avait vu un cochon avec de la paille au groin sortir d'un débit de tabac; d'où il avait auguré qu'on ne tarderait pas à avoir une autre semaine favorable aux canards, et que la pluie ne se ferait pas attendre; il trouva ensuite occasion de s'excuser de la négligence qu'on pouvait remarquer dans sa toilette: «C'est que, voyez-vous, la nuit dernière, dit-il, j'ai attrapé un fameux coup de soleil.» Expression par laquelle il instruisait la compagnie le plus délicatement possible qu'il s'était enivré complètement.

«Mais qu'importe! dit M. Swiveller avec un soupir; qu'importe, pourvu que le feu de l'âme s'enflamme à la torche de la joyeuse fraternité des convives, pourvu qu'il ne tombe pas une plume de l'aile de l'amitié! Qu'importe, pourvu que l'esprit s'épanche dans des flots de vin rosé, et que le moment présent soit pour le moins le plus heureux de notre existence!

– Vous n'avez pas besoin de faire ici le président de banquet, lui dit son ami en aparté.

– Fred! s'écria M. Swiveller en se frappant légèrement le nez du bout du doigt; un mot suffit au sage. Fred, on peut être bon et heureux sans être riche. Pas une syllabe de plus! Je connais mon rôle: trop parler nuit. Seulement, Fred, un petit mot à l'oreille: le vieux est-il bien disposé?

– Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua son ami.

– Tout cela est bel et bon, dit M. Swiveller; mais prudence est mère de sûreté.»

En même temps il cligna de l'oeil, comme s'il avait à garder quelque secret d'importance; et, croisant ses bras en se renversant sur le dossier de sa chaise, il se mit à contempler le plafond avec une imperturbable gravité.

D'après tout ce qui venait de se passer, on pouvait raisonnablement soupçonner que M. Swiveller n'était point encore parfaitement remis du fameux coup de soleil auquel il avait fait allusion; mais, quand ses paroles seules n'auraient pas suffi pour éveiller ce soupçon, ses cheveux, roides comme du fil d'archal, ses yeux hébétés, et la couleur livide de son

visage ne témoignaient que trop des désordres de la nuit passée. Comme il l'avait fait remarquer lui-même, son costume n'était pas parfaitement soigné, ou plutôt il était d'un débraillé qui laissait supposer qu'il s'était couché tout habillé. Ce costume consistait en un habit brun, garni par devant d'une grande quantité de boutons de cuivre, mais n'en ayant qu'un seul par derrière; d'une cravate à carreaux, de couleur voyante; d'un gilet écossais; d'un pantalon blanc sale, et d'un chapeau déformé, que M. Swiveller portait sens devant derrière pour cacher un trou dans le bord. Le devant de son habit était orné d'une poche extérieure d'où sortait le coin le plus propre d'un grand vilain mouchoir. Les poignets tout noircis de sa chemise étaient tirés le plus possible et prétentieusement relevés par-dessus le bord de ses manches; il n'avait pas de gants et tenait une canne jaune ayant pour pomme une main en os qui semblait porter une bague au petit doigt et saisir à poignée une boule noire. C'était avec tous ces avantages personnels, auxquels il convient d'ajouter une forte odeur de fumée de tabac et un extérieur crasseux, que M. Swiveller s'était renversé sur son siège, les yeux fixés au plafond; de temps à autre, mettant sa voix au ton, il régala la compagnie de quelques mesures d'un air mélancolique, puis soudain, au milieu même d'une note, il retombait dans son premier silence.

Le vieillard s'était assis; les mains croisées, il regardait tour à tour son petit-fils et son étrange compagnon, comme s'il n'avait plus aucune autorité et qu'il en fût réduit à leur laisser faire ce qu'ils voudraient. Le jeune homme se tenait penché contre une

table, à peu de distance de son ami, indifférent en apparence à ce qui se passait; et quant à moi, sentant combien il était délicat d'intervenir, bien que le vieillard eût semblé me demander assistance par ses paroles comme par ses regards, je feignis, de mon mieux, de paraître occupé à examiner quelques-uns des objets exposés pour la vente, sans avoir l'air de faire la moindre attention à la société.

Le silence ne fut point de longue durée: en effet, M. Swiveller qui avait pris la peine de nous donner, dans les chansons qu'il fredonnait, l'assurance mélodieuse que «son coeur était dans les montagnes, et qu'il ne lui manquait que son coursier arabe pour commencer à accomplir de grands actes de bravoure et d'honneur chevaleresque,» détacha ses yeux du plafond et descendit à la vile prose.

«Fred, dit-il, s'arrêtant tout à coup, comme si une idée soudaine lui avait traversé le cerveau, et reprenant sa voix de fausset, le vieux est-il en bonne disposition?

– Qu'est-ce que cela vous fait? répliqua l'ami d'un ton bourru.

– Rien; mais je vous le demande.

– Oui, naturellement. D'ailleurs, que m'importe qu'il le soit ou non?»

Encouragé sans doute, par cette réponse, à se jeter dans une conversation plus générale, M. Swiveller s'attacha à captiver notre attention.

Il commença par faire remarquer que le soda-water, quoique chose bonne en soi, était de nature à refroidir l'estomac si on ne

le relevait par du gingembre ou une légère infusion d'eau-de-vie; que ce dernier liquide est en tout cas préférable, sauf une petite considération, celle de la dépense. Personne ne s'aventurant à combattre ces propositions, il continua en disant que la chevelure humaine était un corps très-propre à concentrer la fumée de tabac, et que les jeunes étudiants de Westminster et d'Eton, après avoir mangé quantité de pommes pour dissimuler l'acre parfum du cigare à leurs professeurs vigilants, étaient d'ordinaire trahis par cette propriété que possède leur tête d'une façon remarquable: d'où il conclut, que si l'Académie des sciences voulait fixer son attention sur ce sujet, et essayer de trouver dans les ressources de nos connaissances acquises un moyen de prévenir ces révélations indiscrètes, elle rendrait un immense service à l'humanité tout entière. Ces idées ne furent pas plus combattues que les précédentes. Alors M. Swiveller nous apprit que le rhum de la Jamaïque, quoiqu'il soit sans contredit un spiritueux agréable, plein de richesse et d'arôme, a l'inconvénient de revenir au goût durant tout le reste de la journée. Et comme personne ne s'avisait de contester l'un ou l'autre de ces points, M. Swiveller sentit sa confiance augmenter, et devint encore plus familier et plus expansif.

«C'est le diable, messieurs, dit-il, lorsque des parents en viennent à se brouiller Si l'aile de l'amitié ne doit jamais perdre une plume, l'aile de la parenté ne doit jamais non plus être écourtée: au contraire, elle doit toujours se développer sous un ciel serein. Pourquoi verrait-on un petit-fils et un grand-père

s'attaquer avec une égale violence, quand tout devrait être entre eux bénédiction et concorde? Pourquoi ne pas unir vos mains et oublier le passé?

– Contenez votre langue, dit Frédéric.

– Monsieur, répliqua M. Swiveller, n'interrompez pas l'orateur. Voyons, messieurs, de quoi s'agit-il présentement? Voici un bon vieux grand-père. Je dis cela le plus respectueusement du monde, et voici un jeune petit-fils. Le bon vieux grand-père dit au jeune petit-fils dissipateur: «Je vous ai recueilli et élevé, Fred; je vous ai mis à même de marcher dans la vie; vous vous êtes un peu écarté du droit chemin, comme il n'arrive que trop souvent à la jeunesse; ne vous attendez pas à retrouver jamais la même chance, ou vous compteriez sans votre hôte.» À quoi le jeune petit-fils dissipé répond ainsi: «Vous avez autant de fortune qu'on peut en avoir; vous avez fait pour moi des dépenses considérables; vous entassez des piles d'écus pour ma petite soeur, avec laquelle vous vivez secrètement, comme à la dérobée, comme un vrai grigou, sans lui donner aucun plaisir. Pourquoi ne pas mettre de côté une bagatelle en faveur du petit-fils adulte?» Là-dessus, le brave grand-père réplique, «que non-seulement il refuse d'ouvrir sa bourse avec ce gracieux empressement qui a toujours tant de charmes chez un gentleman de son âge, mais qu'il éclatera en reproches, lui dira des mots durs, lui fera des observations toutes les fois qu'ils se trouveront ensemble. Voilà donc la question tout simplement. N'est-ce pas pitié qu'un pareil état de choses se prolonge? et combien ne

vaudrait-il pas mieux que le vieux gentleman donnât du métal en quantité raisonnable, pour rétablir la tranquillité et le bon accord!»

Après avoir prononcé ce discours en taisant décrire à son bras une foule d'ondulations élégantes, M. Swiveller plongeait vivement dans sa bouche la tête de sa canne, comme pour s'enlever lui-même le moyen de nuire à l'effet de sa harangue en ajoutant un mot de plus.

«Pourquoi me poursuivez-vous? pourquoi me persécutez-vous? au nom du ciel! s'écria le vieillard se tournant vers son petit-fils. Pourquoi amenez-vous ici vos compagnons de débauche? Combien de fois aurai-je à vous répéter que ma vie est toute de dévouement et d'abnégation, et que je suis pauvre?

– Combien de fois aurai-je à vous répéter, dit l'autre en le regardant froidement, que je sais bien que ce n'est pas vrai?

– C'est vous qui vous êtes mis où vous êtes, dit le vieillard, restez-y; mais laissez-nous, Nelly et moi, travailler sans relâche.

– Nell sera bientôt une femme. Élevée à vous croire aveuglément, elle oubliera son frère s'il n'a soin de se montrer quelquefois à elle.

– Prenez garde, dit le vieillard, dont les yeux étincelèrent, qu'elle ne vous oublie quand vous souhaiteriez le plus de vivre dans sa mémoire. Prenez garde qu'un jour ne vienne où vous marcherez pieds nus dans les rues, tandis qu'elle vous éclaboussera dans son brillant équipage!

– C'est-à-dire quand elle aura votre argent. Voilà donc cet

homme si pauvre!

– Et cependant, dit le vieillard laissant tomber sa voix et parlant en homme qui pense tout haut, combien nous sommes pauvres! quelle vie que la nôtre! Et quand on songe que c'est la cause d'une enfant, d'une enfant qui n'a jamais fait de tort ni de peine à personne, que nous soutenons... et que cependant nous ne réussissons à rien!.. Espoir et patience! c'est notre devise. Espoir et patience!»

Ces paroles furent prononcées trop bas pour arriver aux oreilles des jeunes gens. M. Swiveller sembla penser que les mots inintelligibles marmottés par le vieillard étaient l'indice d'une lutte morale produite par la puissance de sa harangue; car il toucha son ami du bout de sa canne en lui insinuant la conviction où il était, qu'il avait jeté «le grappin» sur le vieux, et qu'il comptait bien obtenir un droit de courtage sur les bénéfices. Peu de temps après, il s'aperçut de sa méprise; il prit alors un air endormi et mécontent, et plus d'une fois il avait insisté sur ce qu'il était temps de partir promptement, lorsque la porte s'ouvrit et la petite fille parut en personne.

CHAPITRE III

Nelly était suivie de près par un homme âgé, dont les traits étaient remarquablement durs et repoussants. Cet homme était de si petite taille, qu'il eût pu passer pour un nain, bien que sa tête et sa figure n'eussent pas déparé le corps d'un géant. Ses yeux noirs, vifs et empreints d'une expression d'astuce, étaient sans cesse en mouvement, sa bouche et son menton hérissés du chaume d'une barbe dure et inculte. Il avait de ces teints qui ont toujours l'air malpropre ou malsain. Mais ce qui donnait à l'ensemble de sa physionomie quelque chose de plus grotesque encore, c'était un sourire sinistre qui semblait provenir d'une simple habitude sans avoir rapport à aucun sentiment de joie ou de plaisir, et mettait constamment en évidence le peu de dents jaunâtres éparpillées dans sa bouche, ce qui lui donnait l'aspect d'un dogue haletant. Son costume se composait d'un vaste chapeau rond à haute forme, de vêtements de drap noir usé, d'une paire de larges souliers, et d'une cravate d'un blanc sale chiffonnée comme une corde, de manière à laisser à découvert la plus grande partie de son cou roide et nerveux. Le peu de cheveux qu'il avait étaient d'un noir grisonnant, coupés ras, aplatis sur les tempes et retombant sur ses oreilles en frange dégoûtante. Ses mains, couvertes d'un véritable cuir à gros grains, étaient d'une odieuse malpropreté; il avait les ongles crochus, longs et jaunes.

J'eus amplement le temps de noter ces traits caractéristiques;

car, outre qu'ils étaient de nature à frapper sans plus ample examen, il se passa quelques instants avant que le silence, fût rompu. L'enfant s'avança timidement vers son frère et mit sa main dans la sienne. Le nain, si l'on veut bien nous permettre de l'appeler ainsi, avait embrassé d'un coup d'oeil pénétrant tous ceux qui étaient présents; et le marchand de curiosités, qui sans doute ne comptait pas sur cet étrange visiteur, semblait éprouver un profond embarras.

«Ah! ah! dit le nain qui, la main posée au-dessus de ses yeux, avait regardé attentivement le jeune homme; ce doit être là votre petit-fils, voisin?

– Vous voulez dire qu'il ne devrait pas l'être, répondit le vieillard; mais il l'est en effet.

– Et celui-ci? demanda le nain, montrant Dick Swiveller.

– C'est un de ses amis, aussi bienvenu que l'autre dans ma maison.

– Et celui-là? demanda encore le nain, tournant sur ses talons et me montrant du doigt.

– Un gentleman qui a eu la bonté de ramener Nell au logis l'autre soir qu'elle s'était égarée en revenant de chez vous.»

Le petit homme se tourna vers l'enfant pour la gronder ou lui exprimer son étonnement; mais, comme elle était en train de causer avec le jeune homme, il se contenta et pencha la tête afin d'entendre leur conversation.

«Eh bien, Nelly, disait à haute voix le jeune homme, est-ce qu'on ne vous enseigne pas à me haïr, hein?

– Non, non. Quelle horreur! Oh! non.

– On vous enseigne à m'aimer, peut-être? dit-il en ricanant.

– Ni l'un ni l'autre. Jamais on ne me parle de vous, jamais.

– J'en suis persuadé, dit-il en lançant à son grand-père un regard farouche; j'en suis persuadé, Nell. Je vous crois.

– Moi, je vous aime sincèrement, Fred.

– Sans doute!

– Je vous aime et vous aimerai toujours, répéta-t-elle avec une vive émotion; mais si vous vouliez cesser de le tourmenter, de le rendre malheureux, ah! je vous aimerais encore davantage.

– Je comprends, dit le jeune homme qui s'inclina nonchalamment vers l'enfant et la repoussa après l'avoir embrassée. Là! maintenant que vous avez bien débité votre leçon, vous pouvez vous retirer. Il est inutile de pleurnicher. Nous ne nous quittons pas mal ensemble, si c'est cela qu'il vous faut.»

Il demeura silencieux, la suivant du regard jusqu'à ce qu'elle eût regagné sa petite chambre et fermé la porte; se tournant ensuite vers le nain, il lui dit brusquement:

«Écoutez-moi, monsieur...

– C'est à moi que vous parlez? répliqua le nain. Mon nom est Quilp. Ce n'est pas long à retenir: Daniel Quilp.

– Alors, écoutez-moi, monsieur Quilp. Vous avez un peu d'influence sur mon grand-père...

– Un peu! dit l'autre avec un ton d'importance.

– Vous êtes un peu dans la confidence de ses mystères, de ses secrets?

– Un peu! répliqua Quilp sèchement.

– Dites-lui donc de ma part, une fois pour toutes, qu'il doit s'attendre à me voir entrer ici et en sortir aussi souvent qu'il me conviendra, aussi longtemps qu'il gardera Nelly ici, et que, s'il veut se débarrasser de moi, il faut que d'abord il se soit débarrassé d'elle. Qu'ai-je donc fait pour être traité comme un loup-garou, pour qu'on me fuie et qu'on me redoute comme si j'apportais la peste? Ce vieillard vous dira que je ne sais pas ce que c'est qu'une affection de famille, et que je ne me soucie pas plus du bonheur de Nelly que de lui-même; laissez-le dire. En ce cas, ce dont je me soucie, c'est de venir ici à ma guise et de rappeler à ma soeur que j'existe. Je veux la voir quand il me plaira. J'y tiens. C'est un droit que je suis venu maintenir aujourd'hui. Je reviendrai cinquante fois dans le même but, et toujours avec le même succès. J'ai dit que je resterais ici jusqu'à ce que j'eusse eu satisfaction: je l'ai eue, voilà ma visite terminée. Allons, Dick.

– Arrêtez! cria M. Swiveller au moment où son ami se dirigeait vers la porte. Monsieur...

– Monsieur, votre très-humble serviteur, dit M. Quilp, à qui s'adressait ce dernier mot.

– Avant de quitter ce lieu de joie et de plaisir, ce séjour où règne une clarté éblouissante, je désire, avec votre permission, hasarder une petite remarque. Je suis venu ici aujourd'hui, monsieur, avec la pensée que le bonhomme était bien disposé...

– Continuez, monsieur, dit Daniel Quilp en voyant l'orateur s'arrêter subitement.

– Inspiré par cette idée et par les sentiments qu'elle éveille, et jugeant, en ma qualité d'ami commun, que ce n'est pas par des criailleries, des disputes, des querelles, que les âmes arrivent à s'épancher et que l'harmonie sociale se rétablit entre les parties adverses, j'ai pris sur moi de suggérer un moyen, le seul qu'on puisse adopter en pareille occurrence. Voulez-vous me permettre de vous glisser un tout petit mot à ce sujet?»

Sans attendre la permission qu'il avait sollicitée, M. Swiveller fit un pas vers le nain; puis, s'appuyant sur son épaule et se penchant comme pour lui parler à l'oreille, il lui dit, de manière à être parfaitement entendu de tout le monde:

«Voilà le mot d'ordre pour le bonhomme: *fouille*.

– Quoi? ... demanda Quilp.

– Fouille, monsieur, fouille, répéta M. Swiveller en frappant sur son gousset pour montrer qu'il fallait fouiller à la poche. Vous comprenez, monsieur?»

Le nain fit un signe de tête. M. Swiveller fit quelques pas pour se retirer, et il s'arrêta pour lui rendre le même signe de tête à chaque pas qu'il faisait en arrière. Ce fut ainsi qu'il arriva à la porte: là, il toussa fortement pour appeler l'attention du nain et saisir cette occasion de lui recommander par un jeu muet la discrétion la plus absolue et le secret le plus inviolable. Après cette grave pantomime, qui dura le temps nécessaire selon lui pour bien lui inculquer ses idées, il suivit les traces de son ami et disparut.

«Hum! dit le nain avec un regard de travers et en haussant les

épaules, il en coûte cher d'avoir de chers parents. Dieu merci, je ne m'en connais pas! Et vous seriez comme moi si vous n'étiez pas aussi faible qu'un roseau et presque aussi dépourvu de raisonnement.

– Que voulez-vous que je fasse? répliqua le vieillard avec une sorte de désespoir impuissant. Il est bien facile de parler et de ricaner. Que voulez-vous que je fasse?

– Ce que je ferais, moi, si j'étais à votre place.

– Quelque acte violent, sans doute?

– Fort bien, dit le petit homme très-flatté de ce qu'il prenait pour un compliment et grimaçant un rire diabolique en frottant ses mains sales l'une contre l'autre. Demandez à Mme Quilp, à la jolie, soumise, timide et tendre Mme Quilp. Mais son nom me rappelle que je l'ai laissée toute seule; je me figure son inquiétude... Elle n'aura pas un moment de repos jusqu'à ce que je sois de retour. C'est toujours ainsi qu'elle est quand je suis dehors, bien qu'elle n'ose en dire un mot à moins que je ne l'y engage en l'avertissant qu'elle peut parler librement sans avoir peur de me fâcher. Oh! Mme Quilp est bien dressée!»

Cet être difforme me parut horrible avec sa tête monstrueuse sur son petit corps, tandis qu'il frottait lentement ses mains en les tournant l'une sur l'autre, toujours l'une sur l'autre, geste bien simple assurément, mais qui prenait chez lui quelque chose de fantastique. Il fallait le voir aussi abaisser ses épais sourcils et retrousser son menton en l'air, en lançant à la dérobée un regard de triomphe qu'un lutin aurait pu copier pour en faire son profit.

«Tenez, dit-il en mettant la main dans la poche de son habit et en s'approchant de côté vers le vieillard, je l'ai apporté moi-même de crainte d'accident; la somme, quoique en or, eût été trop forte et trop lourde pour tenir dans le petit sac de Nelly. Il faut cependant, voisin, qu'elle s'habitue de bonne heure à de semblables fardeaux, car elle en aura à porter quand vous serez mort.

– Fasse le ciel que vous disiez vrai! Je l'espère, du moins! dit le vieillard avec une sorte de gémissement.

– Je l'espère!» répéta le nain.

Et s'approchant plus près encore:

«Voisin, je voudrais bien savoir où vous mettez tout cet argent; mais vous êtes un homme profond, et vous gardez bien votre secret.

– Mon secret!.. dit l'autre avec un regard plein de trouble. Oui, vous avez raison, je... je garde bien mon secret, je le garde bien.»

Sans rien ajouter, il prit l'argent et s'en alla d'un pas lourd et incertain, portant la main à son visage comme un homme contrarié et abattu. Le nain le suivit de ses yeux pénétrants, tandis que le vieillard passait dans le petit salon et plaçait la somme dans un coffre-fort en fer, près de la cheminée. Après avoir rêvé quelques instants, il se disposa à prendre congé du bonhomme en disant que, s'il ne faisait diligence, il trouverait certainement à son retour Mme Quilp en pleine crise nerveuse.

«Ainsi, voisin, dit-il, je vais regagner mon logis en vous chargeant de mes amitiés pour Nelly; j'espère qu'à l'avenir elle

ne se perdra plus en route, quoique sa mésaventure m'ait valu un honneur sur lequel je ne comptais pas.»

En parlant ainsi, il s'inclina, me regardant du coin de l'oeil; puis, après avoir jeté un regard intelligent qui semblait embrasser tous les objets d'alentour, quelle que fût leur petitesse ou leur peu de valeur, il partit.

Plusieurs fois j'avais essayé de m'en aller moi-même, mais le vieillard s'y était toujours opposé en me conjurant de rester. Comme il renouvelait sa prière au moment où enfin nous étions seuls, et revenait, avec mille remerciements, sur la circonstance à laquelle nous devons de nous connaître, je cédai volontiers à ses instances et m'assis avec l'air d'examiner quelques miniatures curieuses et un petit nombre d'anciennes médailles qu'il plaça devant moi. Il ne fallait pas, d'ailleurs, insister beaucoup pour me déterminer à rester, car il est certain que si ma curiosité avait été éveillée lors de ma première visite, elle n'avait pas diminué dans la seconde.

Nell ne tarda pas à venir nous rejoindre, et, posant sur la table quelque travail de couture, elle s'assit à côté du vieillard. Rien de charmant à voir comme les fleurs fraîches qu'elle avait mises dans la chambre, comme l'oiseau favori dont la petite cage était ombragée par un vert rameau, comme le souffle de fraîcheur et de jeunesse qui semblait frémir à travers cette vieille et triste maison, et voltiger autour de l'enfant! Il était curieux aussi, quoique moins agréable, de passer de la beauté et de la grâce de l'enfant, à la taille voûtée, au visage soucieux, à la

physionomie fatiguée du vieillard. À mesure qu'il allait devenir, plus faible et plus abattu, qu'advierait-il de cette petite créature isolée? Et s'il mourait, le pauvre protecteur, quel serait le sort de la protégée?

Le vieillard, qui parut répondre exactement à mes pensées, posa sa main sur celle de Nelly et dit tout haut:

«Je ne veux plus être si triste, Nelly, il est impossible qu'il n'y ait pas quelque bonne fortune en réserve pour toi; je dis pour toi, car pour moi je ne demande rien. Sinon, le malheur s'appesantirait si lourdement sur ta tête innocente!.. Mais non, tous mes efforts ne seront pas perdus, c'est impossible.»

Elle le regarda gaiement, mais sans rien répondre.

«Quand je pense, reprit-il, à ces années nombreuses, oui, nombreuses dans ta courte existence, où tu as vécu seule auprès de moi; à ces jours monotones, sans compagnes ni plaisirs de ton âge; à cette solitude où tu as grandi, en quelque sorte, loin du genre humain tout entier, et en face d'un vieillard seulement, je crains quelquefois, Nelly, de n'avoir pas agi avec toi comme je le devais.

– Oh! grand-père!.. s'écria l'enfant avec une surprise pleine d'émotion.

– Oui, dit-il, sans le vouloir, sans le vouloir. J'ai toujours aspiré au moment où tu pourrais figurer parmi les dames les plus heureuses et les plus belles dans la position la plus brillante. Mais j'en suis encore à y aspirer, j'y aspire toujours, et, en attendant, s'il me fallait te quitter, t'aurais-je suffisamment préparée pour

les luttes du monde? Ce pauvre oiseau que voilà serait aussi bien en état d'en courir les risques si on lui donnait la volée. Attention! j'entends Kit; il est à la porte: va lui ouvrir, Nell.»

Elle se leva, fit vivement quelques pas, s'arrêta, se retourna et jeta ses bras au cou du vieillard, puis le quitta, et s'élança, plus vite cette fois afin de cacher les larmes qui coulaient de ses yeux.

«Un mot, monsieur, me dit le vieillard à voix basse et d'un ton précipité; un mot à l'oreille. Vos paroles de l'autre soir m'ont rendu malheureux. Voici ma seule justification: j'ai tout fait pour le mieux, il est trop tard pour revenir sur mes pas quand bien même je le pourrais; mais je ne le puis, et d'ailleurs j'espère encore triompher! Tout pour elle. J'ai supporté moi-même la plus grande misère afin de lui épargner les souffrances qu'entraîne la pauvreté; je veux lui épargner les peines qui ont mis au tombeau, hélas! trop tôt! sa mère, ma chère fille! Je veux lui laisser non pas de ces ressources vulgaires qui pourraient aisément se perdre et se dissiper, mais une fortune qui la place pour toujours au-dessus du besoin. Remarquez bien cela, monsieur: ce n'est pas du pain que je veux lui assurer, c'est une fortune. Mais, chut! la voici, je ne puis vous en dire davantage, ni maintenant, ni jamais, en sa présence.»

L'impétuosité avec laquelle il me fit cette confidence, le tremblement de sa main qui pressait mon bras, les yeux ouverts et brillants qu'il fixait sur moi, sa véhémence passionnée et son agitation, tout cela me remplit, d'étonnement. D'après ce que j'avais vu et entendu, d'après une grande partie de ce qu'il

m'avait dit lui-même, je le supposais riche. Mais, quant à son caractère, je ne pouvais le définir, à moins que ce ne fût un de ces misérables qui, ayant fait de la fortune l'unique but, l'unique objet de leur vie, et ayant réussi à amasser de grands biens, sont continuellement torturé par la crainte de la pauvreté et obsédés par l'inquiétude de perdre de l'argent et de se ruiner. Il m'avait dit bien des choses que je n'avais pu comprendre, et qui ne pouvaient s'expliquer que par cette supposition. Je finis donc par conclure que sans nul doute il appartenait à cette catégorie malheureuse.

On ne dira toujours pas que cette opinion fut pour moi le résultat d'une réflexion rapide, car je n'eus pas le temps de réfléchir du tout, la jeune fille étant revenue tout de suite et se disposant à donner à Kit une leçon d'écriture. Il en recevait deux par semaine, dont une régulièrement ce soir-là, et j'ai lieu de croire que le professeur et l'élève y trouvaient un égal plaisir. Il me faudrait plus de temps et d'espace que n'en méritent de tels détails pour dire tous les efforts qu'il fallut faire avant qu'on pût décider le modeste Kit à s'asseoir devant un monsieur qu'il ne connaissait pas; comment, étant assis enfin, il retroussa ses manches, posa carrément ses coudes, appliqua son nez sur son cahier et fixa ses yeux sur l'exemple en louchant horriblement: comment, dès qu'il eut la plume en main, il se vautra dans les pâtés et se barbouilla d'encre jusqu'à la racine des cheveux; comment, si par hasard il lui arrivait de bien tracer une lettre, il l'effaçait aussitôt avec son bras en se disposant à en faire une autre; comment chaque nouvelle bévue était pour l'enfant

le sujet d'un franc éclat de rire, auquel répondait, avec plus de bruit encore et non moins de gaieté, le rire du pauvre Kit lui-même; comment cependant, à travers tout cela, il y avait chez le professeur un désir sincère d'enseigner et chez l'élève un vif désir d'apprendre. Il me suffira de dire que la leçon fut donnée, que la soirée se passa, que la nuit vint, que le vieillard, en proie à son anxiété et à son impatience habituelles, quitta secrètement la maison à la même heure, c'est-à-dire à minuit, et qu'une fois de plus l'enfant resta seule dans cette sombre maison.

Et maintenant que j'ai conduit jusqu'ici cette histoire en y jouant un rôle; maintenant que j'ai présenté au lecteur les figures avec lesquelles il a déjà fait connaissance, je crois qu'il convient que je disparaisse personnellement de la suite du récit, pour laisser parler et agir eux-mêmes les personnages qui prendront à l'action une part nécessaire et importante.

CHAPITRE IV

M. et Mme Quilp demeuraient à Tower-Hill; et Mme Quilp était restée dans son pavillon de Tower-Hill, à gémir sur l'absence de son seigneur et maître, quand il l'avait quittée pour vaquer à l'affaire que nous l'avons vu traiter.

On eût eu peine à définir de quel commerce, de quelle profession s'acquittait M. Quilp en particulier, quoique ses occupations fussent nombreuses et variées. Il touchait les loyers de colonies entières, parquées dans des rues sales et des ruelles au bord de l'eau; il faisait des avances d'argent aux matelots et officiers subalternes de vaisseaux marchands: il avait une part dans les pacotilles de divers contre-mâîtres de bâtiments des Indes, fumait ses cigares de contrebande sous le nez même des douaniers, et presque tous les jours avait des rendez-vous à la Bourse avec des individus à chapeau de toile cirée et jaquette de matelot. Sur le rivage de la Tamise, comté de Surrey, il y avait un affreux chantier, infesté de rats, et nommé vulgairement «le quai de Quilp.» Là étaient un petit comptoir en bois, enfoncé tout de travers dans la poussière, comme s'il était entré dans le sol en tombant des nues, quelques débris d'ancres rouillées, plusieurs grands anneaux de fer, des piles de bois pourri, et deux ou trois monceaux de vieilles feuilles de cuivre, tortillées, fendues et avariées. Dans son quai Daniel Quilp était un déchireur de bateaux, quoiqu'à en juger par tout ce qu'on voyait on dût penser,

ou qu'il déchirait les bateaux sur une fort petite échelle, ou qu'il les déchirait en morceaux si petits qu'on n'en voyait plus rien. Bien loin que ce lieu offrît une notable apparence de vie ou d'activité, la seule créature humaine qui l'occupât était un jeune garçon amphibie, vêtu de toile à voiles, dont l'unique travail consistait à rester assis au haut d'une des piles de bois pour jeter des pierres dans la boue à la marée basse, ou à se tenir les mains dans ses poches en regardant avec insouciance le mouvement et le choc des vagues à la marée haute.

À Tower-Hill, l'appartement du nain comprenait, outre ce qui était nécessaire pour lui et Mme Quilp, un petit cabinet avec un lit pour la mère de cette dame, qui vivait dans le ménage et soutenait contre Daniel une guerre incessante; et pourtant la dame avait une terrible peur de son gendre. En effet, cet horrible personnage avait réussi de manière ou d'autre, soit par sa laideur, soit par sa férocité, soit enfin par sa malice naturelle, peu importe, à inspirer une crainte salutaire à la plupart de ceux qui se trouvaient chaque jour en rapport avec lui. Nul ne subissait plus complètement sa domination que Mme Quilp elle-même, une jolie petite femme au doux parler, aux yeux bleus, qui, s'étant unie au nain par les liens du mariage dans un de ces moments d'aberration dont les exemples sont loin d'être rares, faisait, tous les jours de la vie bonne et solide pénitence de sa folie d'un jour.

Nous avons dit que Mme Quilp se désolait dans son pavillon en l'absence de son mari. Elle était en effet dans son petit salon, mais elle n'y était pas seule; car, indépendamment de la vieille

Mme Jiniwin, sa mère, dont nous avons déjà parlé tout à l'heure, il y avait là une demi-douzaine au moins de dames du voisinage, qu'un étrange hasard (concerté entre elles, je suppose) avait amenées l'une après l'autre juste à l'heure de prendre le thé. Le moment était propice à la conversation; la chambre était fraîche et bien ombragée, un véritable lieu de farniente: par la croisée ouverte, on voyait des plantes qui interceptaient la poussière et qui formaient un délicieux rideau entre la table à thé au dedans et la vieille tour de Londres au dehors. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner si les dames se sentirent une inclination secrète à causer et à perdre le temps, surtout si nous mettons en ligne de compte les charmes additionnels du beurre frais, du pain tendre, des crevettes et du cresson de fontaine.

Ces dames se trouvant réunies sous de tels auspices, il était naturel que la conversation tombât sur le penchant des hommes à tyranniser le sexe faible, et sur le devoir qui incombe au sexe faible de résister à ce despotisme, et de défendre ses droits et sa dignité. C'était naturel pour quatre raisons: 1° Parce que Mme Quilp étant une jeune femme notoirement en puissance de mari, il convenait de l'exciter à la révolte; 2° parce que la mère de Mme Quilp était honorablement connue pour être absolue dans ses idées et disposée à résister à l'autorité masculine, 3° parce que chacune des dames en visite n'était pas fâchée de montrer pour son propre compte combien elle l'emportait, à cet égard, sur la généralité de son sexe; et 4° parce que la compagnie étant habituée à une médisance réciproque quand elles étaient

deux à deux, était privée de son sujet de conversation ordinaire maintenant qu'elles étaient réunies toutes ensemble, en petit comité d'amitié, et que par conséquent il n'y avait rien de mieux à faire que de se liguer contre l'ennemi commun.

En vertu de ces considérations, une grosse dame ouvrit le feu en commençant par demander, d'un air d'intérêt sympathique, comment se portait M. Quilp; à quoi la belle-mère répondit avec aigreur: «Oh! très-bien. Vous pouvez être tranquille à son sujet: mauvaise herbe prospère toujours.»

Alors toutes les dames soupirèrent à l'unisson, secouèrent gravement la tête et regardèrent Mme Quilp comme on regarderait une martyre.

«Ah! dit la première qui avait pris la parole, si vous pouviez lui communiquer un peu de votre expérience, mistress Jiniwin!.. Personne, mieux que vous, ne sait ce que nous autres femmes nous nous devons à nous-mêmes.

– Ce que nous nous devons est bien dit, madame, répliqua mistress Jiniwin. Du vivant de mon pauvre mari, votre père, ma fille, s'il s'était jamais hasardé à prononcer vis-à-vis de moi un mot de travers, j'aurais...»

La brave vieille dame n'acheva point la phrase, mais elle tordit la tête d'une crevette avec un air de vengeance, qui semblait en quelque sorte la traduction de son silence. Ce geste éloquent fut parfaitement saisi et approuvé par la grosse dame, qui répliqua immédiatement:

«Vous entrez juste dans ma pensée, madame, et c'est

exactement ce que je ferais moi-même.

– Mais rien ne vous y oblige, dit Mme Jiniwin. Heureusement pour vous, ma chère, vous n'en avez pas plus occasion que je ne l'avais autrefois.

– Nulle femme n'en aurait jamais besoin, dit la grosse dame, si elle se respectait.

– Vous entendez, Betzy? dit Mme Jiniwin d'un ton sentencieux. Combien de fois ne vous ai-je pas adressé les mêmes avis, en me mettant presque à vos genoux pour vous prier de les suivre!»

La pauvre mistress Quilp, qui promenait un regard de victime de visage en visage, pour y lire partout un sentiment de pitié, rougit, sourit et secoua la tête d'un air de doute. Ce fut le signal d'une clameur générale, commençant par un murmure confus, et bientôt s'agrandissant jusqu'à devenir une explosion violente où tout le monde parlait à la fois; il n'y avait qu'une voix pour dire que mistress Quilp, étant trop jeune pour avoir le droit d'opposer son opinion à celle de personnes expérimentées qui savaient bien qu'elle se trompait, ce serait fort mal à elle de ne pas écouter les conseils de gens qui ne voulaient que son bien; que se conduire ainsi, c'était presque se montrer ingrate; que, si elle ne se respectait pas elle-même, du moins devait-elle respecter les autres femmes que son humilité compromettait toutes ensemble; que, si elle manquait d'égards envers les autres femmes, un temps viendrait où les autres femmes en manqueraient pour elle, et qu'elle en aurait bien du regret, elle pouvait en être sûre. Après

ce déluge d'avertissements, les dames livrèrent un assaut plus vif encore que jamais au thé, mélangé de pain tendre, de beurre frais, de crevettes et de cresson de fontaine, disant qu'elles souffraient tellement de la voir se conduire ainsi, qu'à peine pouvaient-elles avaler une bouchée.

«Tout cela est bel et bon, dit Mme Quilp avec beaucoup de simplicité; mais cela n'empêche pas que, si je venais à mourir, aujourd'hui pour demain, Quilp pourrait épouser qui bon lui semblerait; il le pourrait, j'en suis sûre.»

Il y eut à cette idée un cri général d'indignation. Épouser qui bon lui semblerait! Elles voudraient bien voir qu'il eût l'audace de faire à aucune d'elles une proposition de ce genre; elles voudraient bien voir qu'il en fût seulement semblant! Une dame (c'était une veuve) s'écria qu'elle était femme à le poignarder dès la première allusion à cette prétention insolente.

«À merveille, reprit mistress Quilp, balançant sa tête; tout cela est bel et bon, comme je le disais tout à l'heure; mais je répète que je suis certaine de mon fait, oui, certaine. Quilp sait si bien s'arranger quand il veut, que la plus belle de vous ne le refuserait pas si j'étais morte, qu'elle fût libre, et qu'il se mit dans la tête de lui faire la cour, allez!»

Chacune se redressa devant cette affirmation, comme pour dire: «C'est moi dont vous voulez parler!.. Eh bien! qu'il y vienne: on verra!» Et cependant, quelque raison cachée les animait toutes contre la veuve; pas une des dames qui ne murmurât à l'oreille de sa voisine, que cette veuve se figurait probablement être l'objet

des allusions de Betzy... et que pourtant ce n'était pas le Pérou.

«Ma mère sait, ajouta mistress Quilp, que je ne me trompe pas. Elle-même m'a souvent tenu ce langage avant mon mariage. N'est-il pas vrai, maman?»

Cette question directe embarrassa singulièrement mistress Jiniwin, dont la position devenait des plus délicates; car la respectable dame avait certainement travaillé d'une manière active à marier sa fille à M. Quilp; et d'ailleurs, son orgueil maternel n'eût pas volontiers laissé s'accréditer l'idée qu'elle avait donné sa fille à un homme dont personne n'eût voulu. D'autre part, exagérer les qualités séduisantes de son gendre, c'eût été affaiblir la cause de la révolte, cette cause qu'elle avait embrassée avec ardeur. Partagée entre ces considérations contraires, mistress Jiniwin voulut bien reconnaître chez Quilp un esprit insinuant, mais elle lui refusa le droit de gouverner; et, avec un compliment bien placé à l'adresse de la grosse dame, elle ramena la discussion au point de départ.

«Oh! mistress George a dit une chose fort juste, fort sensée Si les femmes savaient seulement se respecter elles-mêmes!.. Mais Betzy ne s'en doute pas, et c'est bien dommage; j'en suis honteuse pour elle.

– Plutôt que de permettre à un homme de me mener comme Quilp la mène, dit mistress George, plutôt que de trembler devant un homme comme elle tremble devant lui, je... je me tuerais, après avoir commencé par écrire une lettre où je déclarerais que c'est lui qui m'a tuée!»

Cette idée fut accueillie par un concert unanime d'approbations bruyantes. Alors une autre dame, des Minories, prit à son tour la parole en ces termes:

«M. Quilp peut être un homme très-séduisant, je le suppose, je n'en doute même pas, puisque mistress Quilp et mistress Jiniwin le disent: or, si quelqu'un doit le savoir, c'est elles, assurément. Mais il n'est pourtant pas ce qu'on appelle un joli garçon, encore moins un jeune homme, ce qui pourrait au moins lui servir de circonstance atténuante; tandis que sa femme est jeune, agréable, et qu'enfin c'est une femme; et c'est tout dire!»

Ces dernières paroles, prononcées du ton le plus pathétique, excitèrent l'enthousiasme dans l'auditoire. Encouragée par son triomphe, la dame ajouta:

«Si un tel mari pouvait être bourru et déraisonnable avec une telle femme, il faudrait...

– S'il l'est! interrompit la mère retournant sa tasse vide dans la soucoupe et secouant les miettes qui étaient tombées dans son giron, comme pour se préparer à une déclaration solennelle; s'il l'est!.. C'est le plus grand tyran qui ait jamais existé; elle n'ose pas penser par elle-même; il la fait trembler d'un geste, d'un regard, il lui cause des frayeurs mortelles, sans qu'elle ait la force de lui répondre un mot, pas le plus petit mot!»

Quoique ces griefs fussent bien notoires et bien établis chez toutes ces dames amateurs de thé, et qu'ils eussent depuis un an servi de texte et de commentaire dans toutes leurs réunions du voisinage, cette communication officielle n'eut pas été plutôt

reçue, qu'elles se mirent toutes à parler à la fois, rivalisant entre elles de véhémence et de volubilité. Mistress George s'écria que tout le monde s'en entretenait; que souvent elle en avait entendu causer auparavant; que mistress Simmons, qui avait vu quelques-unes de ces scènes, le lui avait dit vingt fois à elle-même, et qu'elle lui avait toujours répondu: «Non, ma chère Henriette Simmons, je n'y croirai jamais, à moins que je ne le voie de mes propres yeux et que je ne l'entende de mes propres oreilles.» Mme Simmons corrobora ce témoignage en y ajoutant des détails qui étaient à sa connaissance personnelle. La dame des Minories donna la recette d'un traitement infaillible auquel elle avait soumis son mari, et grâce auquel ce monsieur, qui, trois semaines après son mariage, s'était mis à manifester des symptômes non équivoques d'un naturel de tigre, s'était apprivoisé et était devenu doux comme un agneau. Une autre dame raconta la lutte qu'elle avait eue à soutenir et son triomphe final, qu'elle n'avait pas obtenu cependant sans être forcée d'appeler à son aide sa mère et deux tantes, avec lesquelles elle avait pleuré nuit et jour, durant six semaines, sans discontinuer. Une troisième qui, dans la confusion générale, n'avait pu trouver une autre personne pour l'écouter, s'accrocha à une jeune fille qui se trouvait là, et elle la conjura, au nom de sa tranquillité et de son bonheur, de mettre à profit cette circonstance solennelle pour éviter l'exemple de faiblesse donné par mistress Quilp, et pour songer uniquement, dès ce jour, à maîtriser et à dompter le caractère rebelle de son futur mari. Le bruit était à son comble, la moitié des dames en

étaient venues, non plus à parler, mais à crier à qui mieux mieux pour dominer la voix des autres, quand soudain on vit mistress Jiniwin changer de couleur, et faire à la dérobée un signe du doigt, comme pour engager la compagnie à se taire. Alors, mais alors seulement, on aperçut dans la chambre Daniel Quilp lui-même, la cause vivante de tout ce tapage, occupé à regarder et écouter tout avec la plus profonde attention.

«Continuez, mesdames, continuez, dit Daniel. Mistress Quilp, veuillez engager ces dames à rester pour souper; vous leur donnerez une couple de homards avec quelque autre comestible léger et délicat.

– Je... je ne les avais pas invitées à prendre le thé, balbutia la jeune femme. C'est bien par hasard qu'elles se sont rencontrées.

– Tant mieux, mistress Quilp; les parties de plaisir imprévues sont toujours les meilleures, dit le nain en frottant ses mains avec tant de force qu'il semblait fabriquer des boulettes pour servir de gargousses à des canonnières d'enfant. Mais quoi! vous ne partez pas, mesdames? Vous ne partez sûrement pas?»

Ses belles ennemies agitèrent la tête d'un air mutin, tout en cherchant leurs chapeaux et leurs châles respectifs, mais elles laissèrent le soin de la résistance verbale à mistress Jiniwin, qui, se trouvant désignée par sa position pour soutenir la lutte, simula quelques efforts afin de sauver l'honneur de son rôle.

«Et pourquoi, dit-elle, ces dames ne resteraient-elles pas à souper, si ma fille le voulait?

– Certainement, répondit Daniel; pourquoi pas?

– Il n'y a rien d'inconvenant ni de déshonnête dans un souper, j'espère, dit Mme Jiniwin.

– Comment donc? répliqua le nain; ni de malsain non plus, à moins qu'on n'y mange une salade de homards ou des crevettes, car je me suis laissé dire que ce n'était pas bon pour la digestion.

– Et vous ne voudriez pas que votre femme en souffrît, pas plus que de toute autre chose qui pourrait l'incommoder, n'est-ce pas?

– Non, certainement, pour rien au monde! répondit le nain avec un rire grimaçant. Pas même pour toutes les belles-mères réunies!.. quelque bonheur qu'on eût à posséder une telle collection.

– Ma fille est votre femme, monsieur Quilp,» dit la vieille dame avec un rire qu'elle s'efforça de rendre badin et satirique; et elle ajouta, comme s'il avait besoin qu'on lui rappelât cette circonstance: «Votre femme légitime.

– Certainement, certainement, dit le nain.

– Et elle a le droit, j'espère, d'agir comme il lui plaît, Quilp, dit mistress Jiniwin, tremblant, en partie de colère, en partie de la crainte secrète que lui inspirait son gendre diabolique.

– Vous espérez qu'elle en a le droit. Ne savez-vous pas qu'elle l'a?

– Je sais qu'elle devrait l'avoir, si elle avait ma manière de voir.

– Ma chère, pourquoi n'avez-vous pas la manière de voir de votre mère? dit le nain se retournant pour s'adresser à sa femme. Pourquoi, ma chère, n'imitiez-vous pas en tout constamment

votre mère? Elle est l'ornement de son sexe; votre père le disait chaque jour de sa vie, j'en suis sûr.

– Son père était un heureux caractère, et qui valait vingt mille fois mieux que certaines gens; que dis-je? vingt millions de milliards de fois.

– J'eusse aimé à le connaître, repartit le nain. Il se peut qu'il fût une heureuse créature déjà à cette époque; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il l'est maintenant. Doux repos pour un homme qui a, je crois, souffert longtemps.»

La vieille dame fit un effort pour parler, mais elle resta sans voix. Quilp reprit, avec la même malice de regard et la même affectation de politesse moqueuse:

«Vous ne paraissez pas à votre aise, mistress Jiniwin; vous vous êtes trop surexcitée peut-être à parler, car c'est là votre faible. Allez vous coucher, allez vous coucher.

– J'irai me coucher quand il me plaira, Quilp, et pas avant.

– Si cela pouvait vous plaire en ce moment! Allez donc vous coucher, s'il vous plaît.»

Mistress Jiniwin le regarda avec colère; mais elle recula en le voyant s'avancer, et, lui tournant le dos pour s'en aller, elle l'entendit fermer la porte sur elle, l'envoyant ainsi rejoindre les invitées qui se pressaient sur l'escalier.

Resté seul avec sa femme qui s'était assise dans un coin, toute tremblante et les yeux fixés à terre, le petit homme vint se planter à quelque distance devant elle, les bras croisés, et la contempla fixement durant quelque temps sans parler.

«Ah! bonne pièce! dit-il en rompant le silence, faisant claquer ses lèvres, comme si ce n'était pas une simple figure de rhétorique, et qu'il vînt en effet de déguster un bon morceau. Ah! mon cher petit coeur! ah! charmante enchanteresse!»

Mme Quilp sanglota, et, comme elle connaissait le caractère de son aimable seigneur et maître, elle ne se montra guère moins alarmée de ces compliments que s'il s'était porté à des actes de la plus extrême violence.

«Quel bijou! continua le nain avec une grimace de possédé; quel diamant, quelle perle, quel rubis, quel écrin du plus pur métal, enchâssé des plus riches bijoux! quel trésor! aussi comme je l'aime!»

La pauvre petite femme tremblait des pieds à la tête: elle jetait vers lui des yeux suppliants qu'elle baissait ensuite vers la terre avec de nouveaux sanglots.

«Mais ce qu'elle a de mieux, ajouta-t-il en s'avancant avec une espèce de bond que ses jambes crochues, sa face hideuse, son air moqueur rendaient tout à fait diabolique, ce qu'elle a de mieux, c'est sa douceur, sa soumission, qui ne lui permet pas d'avoir une volonté à elle, et surtout c'est l'avantage qu'elle a de posséder une mère si persuasive!»

Il prononça ces dernières paroles d'un ton de malice mielleuse dont rien n'approche; après quoi il planta ses deux mains sur ses genoux, et écartant ses jambes toutes grandes, il se baissa, baissa, baissa tout doucement jusqu'à ce qu'il n'eût plus besoin que de donner un tour de vis à sa tête d'un côté pour se trouver juste

entre le parquet et les yeux de sa femme.

«Madame Quilp!

– Oui, Quilp.

– N'est-ce pas que je suis gentil? N'est-ce pas que je serai, la plus jolie créature du monde, si j'avais seulement des moustaches? mais bah! ça ne m'empêche pas d'être un beau petit homme pour une femme, n'est-ce pas, madame Quilp?»

Mme Quilp répliqua en femme bien apprise: «Oui, Quilp» et, fascinée par son regard, continua à fixer sur lui ses yeux timides, pendant qu'il la régalaît d'une foule de grimaces dont il n'y avait que lui ou le cauchemar qui pussent posséder le secret. Et durant toute cette pantomime qui ne finit pas de sitôt, il garda un silence absolu; excepté chaque fois qu'il faisait trembler et reculer sa femme en renouvelant un de ses bonds inattendus, car alors elle ne pouvait s'empêcher de pousser un cri d'effroi, ce qui le faisait rire aux éclats.

«Mistress Quilp! dit-il enfin.

– Oui, Quilp,» répondit-elle avec soumission.

Au lieu de poursuivre son idée, Quilp se leva, croisa de nouveau ses bras et fixa sur sa femme des yeux encore plus sévères, tandis qu'elle détournait les siens et les tenait attachés sur le parquet.

«Mistress Quilp!

– Oui, Quilp.

– S'il vous arrive encore d'écouter ces sorcières, je vous pincerai.»

Après cette menace laconique, accompagnée d'un grognement qui la fit paraître très-sérieuse, M. Quilp ordonna à Betzy d'enlever le plateau et de lui apporter le rhum. Ayant devant lui la liqueur dans un grand coffre qui avait l'air de provenir de quelque armoire de vaisseau, il demanda de l'eau fraîche avec sa boîte à cigares; quand il n'eut plus rien à demander, il s'établit dans un fauteuil, appuyant en arrière sa grosse tête, et ses petites jambes plantées sur la table.

«Maintenant, dit-il, mistress Quilp, me voilà en disposition de fumer. Je passerai sans doute ainsi toute la nuit. Restez où vous êtes, s'il vous plaît, dans le cas où j'aurais besoin de vous.»

La jeune femme ne trouva pas autre chose à répondre que ses mots habituels: «Oui, Quilp.» Son seigneur et maître prit son premier cigare et apprêta son premier verre de grog. Le soleil se coucha, les étoiles parurent; la Tour passa de sa teinte ordinaire au gris, puis au noir; la chambre devint tout à fait sombre, tandis que le bout du cigare était flamboyant. M. Quilp demeurait cependant dans la même position, fumant et buvant tour à tour, regardant d'un air d'insouciance par la fenêtre, avec un sourire de dogue sur les lèvres, excepté quand mistress Quilp ne pouvait réprimer un mouvement d'impatience ou de fatigue; car alors ce sourire se métamorphosait en une grimace de plaisir.

CHAPITRE V

Soit que M. Quilp eût cligné de l'oeil de temps en temps pour prendre par intervalles quelques moments de sommeil, soit que durant toute la nuit, il eût tenu ses yeux tout grands ouverts il est certain qu'il eut toujours son cigare allumé, et que le bout de celui qu'il venait de brûler servait chaque fois à allumer le nouveau qu'il prenait, sans avoir besoin de recourir à la chandelle. Le son des horloges, retentissant d'heure en heure, loin de lui apporter l'envie de dormir ou au moins le besoin d'aller se reposer, semblait, au contraire, augmenter son insomnie qu'il manifestait, à chaque signe indicateur des progrès de la nuit par un rire étouffé dans sa gorge et par le mouvement de ses épaules, comme un homme qui rit de bon coeur mais *in petto*, à la dérobee.

Enfin le jour parut; la pauvre mistress Quilp, glacée par la fraîcheur du matin, toute grelottante et brisée par la fatigue et le manque de sommeil, était toujours là, assise patiemment sur sa chaise, invoquant, de temps en temps, par le muet appel du regard, la compassion et la clémence de son seigneur et maître; lui rappelant doucement quelquefois, par une quinte de toux introduite à propos, qu'il ne lui avait pas encore accordé grâce et merci, et que le châtiment avait déjà duré bien longtemps. Mais le nain, son époux, continuait bravement de fumer son cigare et de boire son rhum, sans y faire seulement attention; ce ne fut que lorsque le soleil fut tout à fait brillant, et que l'activité et

le bruit qui caractérisent le jour dans la Cité se furent ranimés dans la rue, qu'il daigna, par un mot ou un geste, avoir l'air de s'apercevoir que sa femme était là. Peut-être encore n'eût-il pas eu cette générosité, si des coups redoublés appliqués à la porte avec impatience ne lui avaient annoncé qu'il y avait de l'autre côté de bonnes petites phalanges bien dures et bien sèches qui la travaillaient comme il faut.

«Hé! ma chère, dit-il avec un sourire malicieux, voici le jour! Ouvrez la porte, ma douce mistress Quilp!...»

L'obéissante Betzy tira les verrous; sa mère entra.

Mistress Jiniwin s'élança impétueusement dans la chambre; car, supposant que son gendre était encore au lit, elle voulait se soulager en admonestant vertement sa fille sur la conduite et le caractère de son mari. Mais quand elle le vit debout et habillé, et qu'elle s'aperçut que, depuis la veille au soir, la chambre semblait avoir été constamment occupée, elle s'arrêta tout court avec quelque embarras.

Rien n'échappait à l'oeil de faucon du vilain petit homme; il comprit parfaitement ce qui se passait dans l'esprit de sa belle-mère. Paraissant plus laid encore dans la plénitude de sa satisfaction, il lui souhaita le bonjour en lui lançant une oeillette de triomphe.

«Eh quoi! Betzy, dit la vieille dame, vous n'avez pas été vous...

Ce n'est pas à dire, sans doute, que vous avez été...

– Debout toute la nuit! dit Quilp achevant la phrase. Oui, elle

est restée debout.

– Toute la nuit! s'écria mistress Jiniwin.

– Oui, toute la nuit. Est-ce qu'elle est devenue sourde, la bonne femme? demanda Quilp avec un sourire accompagné d'un froncement de sourcils. Qui oserait dire que l'homme et la femme s'ennuient dans leur compagnie réciproque? Ah! ah! le temps a passé vite.

– Vous êtes une brute!

– Allons, allons, dit Quilp feignant de se méprendre, il ne faut pas adresser d'injures à votre fille. Elle est ma femme, vous le savez. Et parce qu'elle a fait si rapidement passer le temps que je n'ai point songé à m'aller mettre au lit, ce n'est pas une raison pour que votre tendresse envers moi vous anime contre elle. Dieu de Dieu, quelle maîtresse femme!.. À votre santé!

– Je vous suis fort obligée, répliqua la vieille dame, témoignant par l'agitation de ses mains qu'elle éprouvait un vif désir de faire tomber sur le gendre son poing maternel. Oh! je vous suis fort obligée.

– Âme reconnaissante!.. Mistress Quilp!

– Oui, Quilp, murmura l'esclave soumise.

– Aidez votre mère à préparer le déjeuner, mistress Quilp Ce matin, je vais à mon quai. Le plus tôt sera le mieux; ainsi hâtez-vous.»

Mistress Jiniwin fit mine de résistance en s'asseyant sur une chaise près de la porte et se croisant les bras comme si elle était fermement résolue à ne rien faire du tout; mais ces symptômes

de rébellion disparurent devant quelques mots que Betzy dit tout bas à sa mère, et surtout devant l'amabilité de son gendre, qui lui demanda avec intérêt si elle se trouvait mal, lui rappelant qu'il y avait de l'eau froide en abondance dans la pièce voisine. La vieille femme se disposa donc, bien qu'à contrecœur, à s'occuper activement de ce qui lui avait été commandé.

Tandis que la mère et la fille vaquaient aux soins du déjeuner. M. Quilp passa dans l'autre chambre; là, il rabattit le collet de son habit, procéda à sa toilette de propreté, et se mit à se débarbouiller avec une serviette mouillée qui était loin d'être blanche, car son visage n'en sortit que plus ténébreux. Mais, pendant cette occupation, sa méfiance et sa curiosité ne le quittèrent point pour cela; au contraire, plus attentif et plus rusé que jamais, il s'interrompit dans sa courte opération pour aller écouter à la porte la conversation qui se tenait dans la chambre voisine, et dont il supposait devoir être le sujet.

«Ah! ah! se dit-il au bout de quelques moments, voilà donc pourquoi les oreilles me cornaient; je savais bien que je ne me trompais pas. Je suis un petit vilain bossu, je suis un monstre, à ce qu'il paraît, mistress Jiniwin! Ah!»

La joie de cette découverte amena sur ses lèvres un rire qui s'y épanouit comme la grimace d'un dogue; après quoi, ayant achevé sa toilette, il se secoua comme un caniche qui sort de l'eau et alla rejoindre ces dames.

M. Quilp s'était arrêté devant un miroir et il était en train de nouer sa cravate quand mistress Jiniwin, se trouvant par hasard

derrière lui, ne put résister à l'envie qu'elle éprouva de montrer le poing à son tyran de gendre. Ce fut l'affaire d'un instant; mais, au moment où elle joignait au geste un regard de menace, elle rencontra dans la glace l'oeil de M. Quilp: elle était prise en flagrant délit. En même temps le miroir lui rendit par réflexion une longue langue sortant de l'horrible et grotesque figure du nain, et presque aussitôt celui-ci, se retournant vers elle avec une tranquillité et une douceur parfaites, lui demanda du ton le plus affectueux:

«Eh bien! comment cela va-t-il, maintenant, ma vieille petite mignonne?»

Si peu important que fût cet incident ridicule, il donna à M. Quilp un tel air de petit démon, de sorcier rusé et pénétrant, que la vieille dame eut trop peur de lui pour prononcer un seul mot, et se laissa conduire à table par son gendre, qui affectait une politesse extraordinaire. En déjeunant il n'atténua guère l'impression qu'il avait produite; car il se mit à dévorer des oeufs durs avec leur coquille, des crevettes monstrueuses avec la tête et la queue tout ensemble, mâchant à la fois avec la même avidité du tabac et du cresson, avalant sans sourciller du thé bouillant, mordillant sa fourchette et sa cuiller jusqu'à les tordre; en un mot, il fit tant de tours de force effrayants et peu ordinaires, que les deux femmes faillirent se pâmer de terreur et commencèrent à douter que le nain fût vraiment une créature humaine. Enfin, après avoir commis tous ces actes révoltants, et beaucoup d'autres encore du même genre qui rentraient dans son système, M. Quilp

laissa la mère et la fille parfaitement réduites à la soumission et se rendit au bord du fleuve, où il prit un bateau pour se faire transporter au débarcadère auquel il avait donné son nom.

C'était la marée montante quand Daniel Quilp se plaça dans le bateau pour passer de l'autre côté de la Tamise. Toute une flottille de barques voguait nonchalamment, les unes de biais, les autres proue en tête, d'autres la poupe en avant; toutes emportées dans un mouvement violent et irrésistible contre de gros bâtiments où elles se heurtaient, passant sous les bossoirs des steam-boats, se fourrant dans toutes sortes d'endroits et de coins où elles n'avaient que faire, et craquant à tous les chocs comme autant de coquilles de noix. Chacune, avec sa paire de longs avirons, fendant la vague et faisant clapoter l'eau, avait l'air d'un poisson malade qui vient respirer à la surface de la vague. Sur quelques-uns des bâtiments à l'ancre, toutes les mains étaient activement occupées à rouer des cordages, à étendre des voiles pour les faire sécher, à recevoir ou à décharger les cargaisons; sur d'autres, les seuls êtres vivants qu'on aperçût étaient deux ou trois enfants barbouillés de goudron, et peut-être un chien qui aboyait en courant çà et là sur le tillac ou qui cherchait à grimper sur les bastingages pour regarder par-dessus le pont et pour aboyer de plus belle. Un grand vaisseau à vapeur s'avavançait lentement à travers la forêt des mâts, frappant l'eau dans une sorte de précipitation impatiente avec ses lourdes roues, comme s'il ne pouvait respirer dans ce petit espace, et cheminant avec sa masse énorme comme un monstre marin parmi les

goujons de la Tamise. Sur l'une et l'autre rive étaient rangés en longues et noires files des bâtiments charbonniers entre lesquels se mouvaient avec lenteur des vaisseaux manoeuvrant pour sortir du port et faisant briller leurs voiles au soleil; les bruits et les craquements qui s'élevaient de leur bord étaient répercutés en échos dans cent endroits différents. L'eau et tout ce qu'elle portait se trouvait en mouvement; tout dansait, flottait, bouillonnait, tandis que la vieille Tour grise et les maisons massives qui s'étendent le long du bord, surmontées de distance en distance par quelque flèche d'église, semblaient regarder avec un froid dédain leur voisine la Tamise, si ardente, si agitée.

Daniel Quilp, à qui il était parfaitement égal que la matinée fut belle, si ce n'est parce que cela lui épargnait la peine de porter un parapluie, se fit déposer tout près de son débarcadère, où le conduisit une étroite ruelle qui, participant de la nature amphibie de ceux qui y passaient, offrait dans la composition de son terrain autant d'eau que de boue, et le tout en abondance. En arrivant, ce qu'il vit d'abord ce fut une paire de pieds mal chaussés qui se dressaient en l'air montrant leurs semelles, attitude particulière du jeune gardien qui, doué d'une nature excentrique et ayant un goût naturel pour les culbutes, se tenait en ce moment renversé sur la tête, et, dans cette position peu ordinaire, contemplait l'aspect du fleuve. À la voix du maître, il se remit promptement sur ses pieds, et sa tête ne fut pas plutôt dans sa position naturelle, que, sauf meilleur terme, elle reçut un horizon de la main de M. Quilp.

«Ah ça! voulez-vous me laisser tranquille! dit le jeune garçon parant tour à tour avec ses deux coudes les coups que lui assenait son maître; vous attraperez quelque chose dont vous ne serez pas content, je vous le jure.

– Vous êtes un chien! cria Quilp. Je vous frapperai avec une verge de fer; je vous étrillerai avec une brosse de vieille ferraille; je vous pocherai les yeux, si vous osez dire un mot. Soyez-en sûr!»

Tout en proférant ces menaces, il ferma de nouveau le poing, qu'il glissa avec dextérité entre les coudes du jeune garçon, et l'attrapant par la tête tandis que celui-ci s'efforçait d'esquiver les coups, il le frappa rudement trois ou quatre fois. Satisfait dans sa colère et s'étant donné libre carrière, il laissa enfin aller sa victime.

«Ne recommencez pas, toujours! dit le jeune garçon secouant la tête et battant en retraite avec ses coudes prêts à tout événement. Vous n'avez qu'à y venir!

– C'est bon, chien que vous êtes! dit Quilp. En voilà assez, puisque j'ai fait ce qui me convenait. Allons, ici! Prenez la clef.

– Pourquoi ne vous attaquez-vous pas à quelqu'un de votre taille? demanda l'autre en s'approchant avec lenteur.

– Chien! est-ce qu'il existe quelqu'un de ma taille? Prenez la clef... sinon je vous en brise le crâne.»

Et de fait il lui appliqua vivement un coup avec le bout de la clef.

«Allons, ouvrez le comptoir,»

Le jeune garçon obéit en rechignant. Il murmurait d'abord, mais il se tut par prudence, en voyant Quilp le suivre de près et fixer sur lui un regard ferme. Il est bon de faire remarquer qu'entre ce garçon et le nain il y avait une étrange espèce de sympathie mutuelle. Comment cette sympathie était-elle née? Comment continuait-elle d'exister, entre des menaces et de mauvais traitements d'un côté, et de l'autre des répliques aigres et des défis provoquants, c'est ce qui ne nous importe guère. Quilp assurément n'eût souffert de contradiction de la part d'aucune autre personne que ce jeune homme, et celui-ci ne se fût pas laissé battre par un autre que Quilp, lorsqu'il lui était si aisé de se sauver à son aise.

«Maintenant, dit Quilp entrant dans ce comptoir, veillez sur le débarcadère. Si vous vous avisez de marcher encore sur la tête, je vous couperai un pied.»

Le jeune homme ne répondit rien; mais dès qu'il vit que son maître s'était enfermé, il se remit sur la tête devant la porte, et tantôt recula, tantôt avança en marchant sur les mains. Le comptoir offrait quatre faces; mais notre garçon évita le côté de la fenêtre, pensant bien que Quilp le guetterait par là. C'était prudent, car le nain, connaissant le gaillard, s'était embusqué à peu de distance de cette fenêtre, avec un gros morceau de bois raboteux, ébréché et garni de clous, qui certainement ne lui eût pas fait de bien.

Le comptoir était une petite loge sale, où l'on ne voyait qu'un vieux pupitre, deux escabeaux, une patère à accrocher

les chapeaux, un ancien almanach, une écritoire sans encre, un trognon de plume et une pendule hebdomadaire, qui depuis dix-huit ans au moins n'avait pas marché, et dont une aiguille avait été arrachée pour servir de cure-dent. Daniel Quilp enfonça son chapeau sur ses sourcils, grimpa sur le bureau qui offrait une surface plane, y étendit sa petite personne, et s'y établit pour dormir, en homme qui n'en était pas à son apprentissage, comptant bien réparer son insomnie de la veille par une sieste longue et solide.

Si le sommeil fut profond, il ne dura pas longtemps; car au bout d'un quart d'heure à peine, le jeune homme ouvrit la porte et avança sa tête qui ressemblait à un paquet d'étoffe mal peignée. Quilp avait le sommeil léger; il s'éveilla aussitôt.

«Il y a là quelqu'un pour vous, dit le jeune homme.

– Qui?

– Je ne sais pas.

– Demandez le nom, chien que vous êtes!» dit Quilp saisissant le léger morceau de bois dont nous avons parlé et le lançant avec une telle dextérité, que le jeune homme n'eut que le temps de disparaître pour l'éviter.

Peu soucieux d'affronter de nouveau de pareils projectiles, le garçon envoya prudemment à sa place la personne même qui avait été la cause du réveil de Quilp. À sa vue, celui-ci s'écria:

«Quoi! c'est vous, Nelly!

– Oui,» dit la jeune fille, ne sachant si elle devait entrer ou se retirer; car le nain venait de se soulever, et avec ses cheveux

pendant en désordre et le mouchoir jaune dont sa tête était couverte, il faisait peur à voir. «Ce n'est que moi, monsieur.

– Venez, dit Quilp sans quitter son lit de camp. Venez; mettez-vous là; veuillez regarder au dehors; n'y a-t-il pas là un garçon qui marche sur la tête?

– Non, monsieur. Il est sur ses pieds.

– Vous en êtes bien certaine? C'est bien. À présent, venez et fermez la porte. Vous avez une commission pour moi, Nelly?»

L'enfant lui présenta une lettre dont M. Quilp se disposa à prendre connaissance sans changer de position, si ce n'est pour se mettre un peu sur le côté et appuyer son menton sur sa main.

CHAPITRE VI

La petite Nelly se tenait timidement à quelque distance du nain, étudiant du regard la physionomie de M. Quilp tandis qu'il lisait la lettre; son regard témoignait de la crainte et du peu de confiance que lui inspirait le nain, mais en même temps d'une certaine envie de rire, en présence de cet extérieur bizarre et de ce grotesque maintien. Et cependant chez l'enfant il y avait une vive inquiétude: quelle réponse rapporterait-elle? Il dépendait de cet homme de la rendre à son gré agréable ou désolant, cette considération étouffait toute envie de rire, et contribuait plus à la retenir que tous les efforts qu'eût pu faire Nelly par elle-même.

Le contenu de la lettre plongea M. Quilp dans une assez grande anxiété. À peine en avait-il lu deux ou trois lignes, qu'il commença à écarquiller les yeux et à froncer horriblement les sourcils; aux deux ou trois lignes suivantes, il se mit à se gratter la tête d'une manière désordonnée, et, en arrivant à la fin, il poussa un sifflement long et aigu, en signe de surprise et de contrariété. Il plia la lettre, la déposa près de lui, mordit les ongles de ses dix doigts avec une sorte de voracité, reprit vivement la lettre et la relut. Cette seconde lecture ne fut pas selon toute apparence, plus satisfaisante que la première; elle le jeta dans une rêverie nouvelle d'où il ne sortit que pour livrer encore un assaut à ses ongles et regarder l'enfant qui, les yeux baissés, attendait le bon plaisir de sa réponse.

«Hé! cria-t-il soudain d'une voix qui la fit tressaillir, comme si un coup de feu avait été tiré à son oreille. Hé! Nelly!

– Oui, monsieur.

– Nelly, connaissez-vous le contenu de cette lettre?

– Non, monsieur.

– Est-ce certain, bien certain, sur votre âme?

– Bien certain, monsieur.

– Bien sûr? Mettriez-vous votre main au feu que vous n'en savez pas un seul mot? demanda le nain.

– Je n'en sais pas un mot, répondit l'enfant.

– C'est bien, murmura Quilp, rassuré par le regard sincère de Nelly. Je vous crois. Tout est parti déjà! parti en vingt-quatre heures! Que diable en a-t-il donc fait? C'est là le mystère!»

Sur cette réflexion, il se mit de nouveau à gratter sa tête et à ronger ses ongles. Pendant cette opération, ses traits prirent insensiblement une expression qui pour lui était un sourire amical, mais qui chez tout autre eût été une grimace sinistre: l'enfant, en levant les yeux sur lui, s'aperçut qu'il la regardait avec un intérêt et une complaisance toute particulière.

– Vous êtes charmante aujourd'hui, Nelly, charmante. Vous sentez- vous fatiguée, Nelly?

– Non, monsieur. J'ai hâte de m'en retourner; car il sera inquiet jusqu'à mon retour.

– Rien ne presse, petite Nelly, rien ne presse. Nelly, vous plairait-il d'être mon numéro deux?

– D'être quoi, monsieur?

– Mon numéro deux, Nelly, ma «seconde mistress Quilp?..»

L'enfant frissonna, mais ne parut pas comprendre. Ce qu'observant, Quilp se hâta d'expliquer plus clairement sa pensée:

«D'être la seconde mistress Quilp quand la première mistress Quilp sera morte, ma douce Nell, dit Quilp dardant ses yeux sur elle et l'attirant à lui, et arrondissant son doigt pour lui faire signe de s'approcher; oui, d'être ma femme, ma petite femme aux joues vermeilles, aux lèvres purpurines. Supposons que mistress Quilp vive cinq ans ou même quatre seulement, vous serez précisément d'âge à me convenir. Ha! ha! soyez bonne fille, Nelly, soyez bonne fille, et vous verrez si un de ces jours vous ne serez pas Mistress Quilp de Tower-Hill.»

Loin de se laisser séduire par cette délicieuse perspective, l'enfant recula à quelques pas loin du nain, toute agitée, toute tremblante. Pour lui, soit qu'il éprouvât par tempérament de la jouissance à causer de l'effroi à autrui, soit qu'il lui fût agréable de se figurer la mort de mistress Quilp numéro un et l'élévation de mistress Quilp numéro deux au même titre et au même poste, soit enfin qu'il pensât que la proposition de sa personne serait, au moment voulu, très-agréable et favorablement accueillie, il ne fit que rire de son alarme et feignit de n'y point prendre garde.

«Venez avec moi à Tower-Hill; vous y verrez mistress Quilp Elle vous aime beaucoup, Nell, mais elle ne vous aime pas autant que moi. Venez à mon logis.

– Il faut que je m'en aille. Mon grand-père m'a dit de revenir

aussitôt que j'aurais une réponse.

– Mais vous ne l'avez pas, Nelly, vous ne l'aurez pas, vous ne pouvez pas l'avoir avant que je sois de retour chez moi: ainsi, pour remplir tout à fait votre commission, il faut, comme vous voyez, que vous m'accompagniez. Donnez-moi mon chapeau que voilà, et nous partirons ensemble.»

En parlant ainsi, M. Quilp se laissa rouler du haut du bureau jusqu'à ce que ses petites jambes atteignissent le sol; alors il se trouva debout et sortit pour aller au débarcadère. La première chose qu'il aperçut, ce fut le jeune homme qui se plaisait tant à marcher la tête en bas, et un autre garçon du même âge et de la même taille, se roulant tous deux dans la boue, enlacés étroitement et se battant avec une égale ardeur.

«C'est Kit!.. s'écria Nelly joignant les mains; le pauvre Kit qui est venu avec moi! Oh! je vous en prie, monsieur Quilp, séparez-les!

– Je vais les séparer! dit vivement Quilp, rentrant dans son comptoir d'où il revint presque aussitôt armé d'un gros bâton. Je vais les séparer. À présent, battons-nous, mes enfants; je vais me battre tout seul contre vous, contre vous deux, contre vous deux à la fois!»

En même temps qu'il leur lança ce défi, le nain se mit à brandir son bâton; et dansant autour des combattants, marchant et sautant sur eux, avec une sorte de frénésie, il frappa tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme un enragé, visant toujours à la tête et assenant des coups tels qu'un sauvage seul en pouvait porter.

Cet assaut terrible, sur lequel ils n'avaient pas compté, refroidit sensiblement l'ardeur des deux parties, qui se remirent sur pied et demandèrent quartier.

«Chiens que vous êtes! je vous mettrai en bouillie! dit Quilp, s'efforçant encore, mais en vain, d'approcher l'un ou l'autre, pour leur administrer le coup d'adieu. Je vous meurtrirai jusqu'à ce que votre peau soit couleur de cuivre! je vous casserai la face jusqu'à ce que vous n'ayez plus qu'un profil à vous deux! Vous verrez ça!

«Ah çà! laissez votre bâton, ou bien malheur à vous! Laissez votre bâton!» dit le commis, qui s'était jeté de côté et cherchait l'occasion de s'élancer sur le nain.

«Approchez-vous un peu, que je le laisse... tomber sur votre crâne! Un peu plus près, un peu plus près!...»

Le nain avait les yeux étincelants. Le jeune homme déclina l'invitation; mais, quand il crut voir que son maître était moins sur ses gardes, il s'élança, et, saisissant l'arme, il tâcha de l'arracher des mains de Quilp. Celui-ci, qui était fort comme un lion, tint bon tandis que l'autre tirait de toutes ses forces; alors Quilp lâcha tout à coup le bâton, et son adversaire, privé de ce point d'appui, alla en vacillant tomber en arrière sur la tête. Le succès de cette manoeuvre flatta M. Quilp au delà de toute expression: il se mit à rire et à trépigner des pieds avec une gaieté folle.

«C'est égal, dit le jeune garçon, secouant et frottant à la fois sa tête; allez voir si jamais je me battrai contre ceux qui diront que vous êtes le nain le plus laid qu'on puisse montrer pour un penny!

– Comment! chien, voulez-vous dire que je ne le suis pas?

– Non!

– Alors pourquoi vous battiez-vous sur mon domaine, drôle que vous êtes?

– Parce qu'il s'est permis de dire cela, mais ce n'est pas parce que ça n'est pas vrai.

– Pourquoi a-t-il prétendu, s'écria Kit, que miss Nelly est laide et qu'elle et mon maître sont obligés de faire tout ce qu'il vous plaît?

– Il l'a dit parce qu'il est fou, et vous avez parlé en garçon sage et spirituel, trop spirituel pour vivre longtemps, à moins que vous n'ayez soin de votre santé, Kit.»

Quilp, en faisant cette réponse, avait pris un air doux, mais il y avait surtout un fond de malice qui couvait dans ses yeux et sur ses lèvres. Il ajouta:

«Kit, voici six pence pour vous. Dites toujours la vérité. En toute circonstance soyez sincère, Kit. Et vous, chien, fermez le comptoir et donnez-moi la clef.»

Le commis obéit à cet ordre; le zèle qu'il avait déployé pour défendre son maître fut récompensé par un violent coup que celui-ci lui appliqua sur le nez avec la clef, et qui lui fit venir des larmes aux yeux. Ensuite M. Quilp s'en retourna chez lui dans son bateau avec Nelly et Kit; tandis que, pour se venger, le commis du nain se mit à marcher sur les mains, la tête en bas, le long des limites du débarcadère, tout le temps que son maître mit à passer l'eau.

Mistress Quilp était seule au logis et, ne s'attendant pas au retour si prochain de son seigneur et maître, elle avait cherché du repos dans un sommeil bienfaisant, quand le bruit des pas du nain la réveilla en sursaut. À peine avait-elle eu le temps de paraître occupée à quelque travail d'aiguille, lorsqu'il entra, accompagné de la jeune fille. Il avait laissé Kit au bas de l'escalier.

«Voici Nelly Trent, ma chère mistress Quilp, dit le mari. Vite un verre de vin et un biscuit; car elle a fait une longue course. Elle vous tiendra compagnie ma chère, pendant que je vais écrire une lettre.»

Betzy regarda le maître en tremblant, se demandant ce qu'il pouvait y avoir sous cette affabilité inaccoutumée. Sur l'ordre qu'il lui en donna par signe, elle le suivit dans la chambre voisine.

«Écoutez-moi attentivement, lui dit Quilp à voix basse. Il faut que vous tâchiez de tirer d'elle quelque confidence sur le compte de son grand-père, sur ce qu'ils font, comment ils vivent, sur ce qu'il lui dit. J'ai mes raisons pour savoir tout cela, s'il est possible. Vous autres femmes, vous êtes plus libres entre vous que vous ne le seriez avec nous. Vous particulièrement, ma chère, vous avez de petites manières douces qui réussiront auprès d'elle. Vous m'entendez?

– Oui, Quilp.

– Allez. Eh bien, qu'est-ce?

– Cher Quilp, balbutia la jeune femme, j'aime cette enfant; je voudrais bien, s'il se pouvait, n'avoir pas à la tromper...»

Le nain, marmottant un juron terrible, regarda autour de lui

comme s'il cherchait un bâton pour infliger un juste châtiment à l'insoumission de sa femme; mais celle-ci, avec sa docilité habituelle, s'empressa de conjurer sa colère, et lui promit d'exécuter son ordre.

«Vous m'entendez! reprit-il lui pinçant et lui serrant le bras. Insinuez-vous dans ses secrets; vous le pouvez, je le sais. Et souvenez-vous bien que j'écoute. Si vous n'êtes pas assez pressante, je ferai craquer cette porte, et malheur à vous si j'ai besoin de la faire craquer trop souvent!.. Allez!»

Mistress Quilp sortit pour remplir la commission, et son aimable époux, se cachant derrière la porte à demi fermée et y appliquant son oreille, se mit à écouter avec une attention perfide.

Cependant la pauvre Betzy se demandait comment elle entrerait en matière et quelle sorte de questions elle pourrait faire: elle ne se décida à parler qu'au moment où la porte, en craquant avec force, l'avertit d'agir sans plus de retard.

«Depuis quelque temps vous avez fait bien des allées et venues ici, chère, pour voir M. Quilp.

– C'est ce que j'ai dit cent fois à mon grand-père, répliqua naïvement Nelly.

– Et qu'est-ce qu'il répond à cela?

– Il se borne à soupirer, il baisse la tête et paraît si triste, si accablé, que si vous pouviez le voir en cet état, sûrement il vous ferait pitié; mais je sais que vous n'y pourriez pas plus remédier que moi... Comme cette porte craque!

– C'est son habitude, dit mistress Quilp en dirigeant de ce côté

un regard inquiet. Mais votre grand-père n'a pas toujours été sans doute aussi triste?

– Oh! non, dit vivement l'enfant. Quelle différence autrefois! Nous étions si heureux, si gais, si contents! Vous ne pouvez vous imaginer quel pénible changement nous avons subi depuis quelque temps.

– Que je regrette de vous entendre parler ainsi, ma chère!» s'écria mistress Quilp.

Et elle disait vrai.

«Je vous remercie, dit l'enfant l'embrassant sur les joues. Vous avez toujours été bonne pour moi, et c'est un plaisir de causer avec vous. Je ne puis parler de lui à personne, si ce n'est au pauvre Kit. Pour moi, je suis encore heureuse; je devrais peut-être me trouver plus heureuse que je ne le fais, mais vous ne pouvez concevoir combien cela m'afflige quelquefois de voir mon grand-père changer comme il fait.

– Peut-être, Nelly, changera-t-il encore, mais pour redevenir ce qu'il était autrefois.

– Oh! si Dieu voulait seulement qu'il en fût ainsi!.. dit l'enfant en versant un ruisseau de larmes. Mais il y a longtemps déjà qu'il a commencé... Il me semble que j'ai vu cette porte remuer.

– C'est le vent, dit mistress Quilp d'une voix faible. Vous disiez donc qu'il a commencé...?

– Oui, à être si pensif, si abattu, à oublier la manière dont nous passions les longues soirées autrefois. J'avais l'habitude de lui faire la lecture au coin du feu; il était assis et m'écoutait. Quand

je m'arrêtais et que nous nous mettions à causer, il m'entretenait de ma mère et me disait que je parlais tout à fait comme elle, que j'avais la même figure qu'elle, lorsqu'elle était une enfant de mon âge. Ensuite il me prenait sur ses genoux, et il s'efforçait de me faire comprendre que ma mère n'était pas dans un tombeau, mais qu'elle était partie pour un beau pays au delà des nuages, un beau pays où la vieillesse et la mort sont inconnues... Oh! nous étions bien heureux alors!

– Nelly! Nelly! s'écria la pauvre femme, je ne puis supporter de vous voir triste comme vous l'êtes à votre âge. De grâce, ne pleurez pas!..

– Cela m'arrive si rarement, dit Nelly; mais j'ai retenu longtemps mes larmes, et je ne suis pas encore soulagée, car je sens ces larmes revenir dans mes yeux sans pouvoir les retenir encore. Je ne crains pas de vous confier ma peine; je sais que vous n'en direz rien à personne.»

Mistress Quilp tourna la tête sans proférer un seul mot.

«Autrefois, reprit l'enfant, nous nous promenions souvent dans les champs et parmi les arbres verts; et lorsque, le soir, nous rentrions au logis, la fatigue nous faisait mieux aimer encore notre maison et trouver qu'on y était bien. Elle était triste et sombre; mais qu'importe? disions-nous: cela ne nous rendait que plus agréable le souvenir de notre dernière promenade et le projet de notre promenade prochaine. Maintenant ces promenades sont finies; et quoique notre maison soit la même, elle est plus triste et plus sombre qu'elle ne l'a jamais été.»

Nelly s'arrêta; mais bien que la porte eût craqué plus fort que précédemment, mistress Quilp ne dit rien. Ce fut l'enfant qui ajouta avec chaleur:

«Ne supposez pas que mon grand-père m'aime moins qu'autrefois. Chaque jour il m'aime davantage et me témoigne plus de tendresse et de sollicitude que la veille. Vous ne pouvez vous imaginer combien il m'aime.

– Je suis bien sûre qu'il vous aime tendrement, dit mistress Quilp.

– Oui, s'écria Nelly, oh oui! aussi tendrement que je l'aime: Mais je ne vous ai pas encore confié son plus grand changement, et ayez soin de n'en jamais rien dire à personne. Il ne dort plus, si ce n'est le peu de sommeil qu'il prend le jour dans son fauteuil; car chaque nuit il sort et reste dehors presque toute la nuit.

– Nelly!..

– Chut! fit l'enfant, posant un doigt sur sa bouche et regardant autour d'elle. Quand il revient le matin, et c'est habituellement au point du jour, c'est moi qui lui ouvre. La nuit dernière, l'heure était très-avancée; on voyait déjà clair. Mon grand-père était affreusement pâle; ses yeux étaient rouges; ses jambes tremblaient sous lui. Quand je retournai me mettre au lit, je l'entendis gémir. Je me levai et courus à lui; avant qu'il sût que j'étais là, je l'entendis encore s'écrier qu'il ne pouvait plus supporter cette vie, et que, si ce n'était pour son enfant, il voudrait mourir. Que faire, mon Dieu! que faire?»

Les sources de son cœur étaient ouvertes; la jeune fille,

succombant au poids de ses peines et de ses tourments, et puissamment émue par la première confiance qu'elle eût jamais faite encore, ainsi que par la sympathie qui avait accueilli son petit récit, cacha son visage dans le sein de sa douce amie et fondit en larmes.

Au bout de quelques moments, M. Quilp reparut; il exprima la plus grande surprise de trouver Nelly dans cet état. Il mit dans cette fausse surprise un naturel parfait, une habileté consommée; la dissimulation était en effet chez lui un art qu'il avait acquis par une longue pratique, et dans lequel il excellait.

«Elle est fatiguée, comme vous voyez, mistress Quilp, dit le nain, louchant horriblement pour faire comprendre à sa femme qu'elle devrait dire comme lui. Il y a loin de chez elle au débarcadère; elle a été effrayée de voir deux drôles qui se battaient, et, en outre, elle a eu peur de l'eau. C'était à la fois trop d'émotions pour elle. Pauvre Nelly!»

Sans le vouloir, M. Quilp employa le meilleur moyen possible pour rendre sa jeune visiteuse à elle-même en lui posant doucement la main sur la tête. De la part de tout autre, ce contact n'eût produit sur Nelly aucun effet particulier; mais, en se sentant touchée par le nain, l'enfant éprouva instinctivement une telle répugnance et un si vif désir d'échapper à cette caresse, qu'elle se leva aussitôt et déclara qu'elle était prête à partir.

«Attendez, dit le nain, vous dînez avec mistress Quilp et moi.

– Mon absence n'a été déjà que trop longue, monsieur,

répondit Nelly en essayant ses yeux.

– Eh bien! si vous voulez partir, vous êtes libre. Nelly. Voici ma lettre. C'est seulement pour dire que je le verrai demain ou après-demain, et que je ne puis faire aujourd'hui pour lui cette petite affaire. Adieu, Nelly. Et vous, monsieur, veuillez bien sur elle; vous m'entendez?»

Kit, qui avait apparu pour obéir à cet ordre, ne daigna pas répondre à une recommandation aussi inutile; et, après avoir lancé à Quilp un regard menaçant, comme s'il attribuait au nain les pleurs que Nelly avait versés et se sentait disposé à les lui faire payer cher, il tourna le dos et suivit sa jeune maîtresse, qui avait pris congé de Betzy et était partie.

Dès que les deux époux furent seuls, le nain s'écria:

«Vous êtes habile à poser des questions, mistress Quilp!

Que pouvais-je faire de plus? demanda-t-elle avec douceur.

– Ce que vous pouviez faire de plus? dit Quilp en ricanant. C'est à moi à vous demander ce que vous pouviez faire de moins! Ne pouviez-vous faire ce que je vous avais prescrit sans prendre vos airs favoris de pleurnicheuse, coquine!..

– Vraiment, je suis fort affligée pour cette enfant, Quilp. J'en ai fait bien assez. Je l'ai amenée à me confier son secret lorsqu'elle nous supposait seules... Et vous, vous étiez là!.. Que Dieu me pardonne!

– Vous l'avez amenée là!.. Le beau malheur! Ah! j'avais eu raison de vous dire que je ferais craquer la porte. Il est fort heureux pour vous que, grâce au peu de mots qu'elle a laissés

échapper, j'aie saisi le fil dont j'avais besoin; car, autrement, c'est à vous que je m'en serais pris, soyez-en sûre!»

Mistress Quilp, qui était loin d'en douter, ne répliqua rien. Son mari ajouta avec une certaine chaleur:

«Mais rendez grâces à votre bonne étoile, cette même étoile qui a fait de vous la compagne de Quilp, rendez-lui grâces de ce que je suis enfin sur la trace du vieillard, de ce que j'ai attrapé un rayon de lumière. Plus un mot sur ce sujet, soit maintenant, soit à l'avenir. Vous n'avez pas besoin de faire un dîner trop confortable, car je n'y serai pas ce soir.»

En parlant ainsi, M. Quilp prit son chapeau et s'en alla. Betzy, désolée du rôle qu'elle avait été obligée de jouer, se retira dans sa chambre, où elle se jeta sur son lit; et là, se cachant la tête dans ses draps, elle pleura sa faute avec plus d'amertume que de bien plus grandes pécheresses au coeur moins tendre ne le font pour des fautes plus graves; car souvent la conscience n'est que trop élastique; souvent sa flexibilité lui permet de s'élargir sans fin et de se prêter complaisamment à toutes les circonstances. Il y a des gens qui, dans leur prudence habile, la quittent petit à petit comme on se débarrasse d'un gilet de flanelle dans les chaleurs de l'été, et qui réussissent même, à la longue, à s'en passer tout à fait; mais il en est d'autres qui savent franchement prendre ou quitter cet habit à volonté! Comme cette façon d'agir est la plus large et la plus facile, c'est aussi la plus à la mode.

CHAPITRE VII

«Fred, disait M. Swiveller, rappelez-vous la vieille ballade populaire: *Loin de moi soucis fâcheux*. Éventons, pour la rendre plus vive, la flamme de l'hilarité du bout de l'aile de l'amitié, et faisons circuler le vin rosé.»

Le logis de Richard Swiveller était situé dans le voisinage de Drury-Lane et, outre ce que cette position offrait d'agréable, il avait l'avantage de se trouver au-dessus d'un débit de tabac; si bien que Richard pouvait en tout temps se procurer les douceurs rafraîchissantes de l'éternuement, rien qu'en allant sur son escalier, et jouir ainsi d'une tabatière permanente qui ne lui coûtait ni soins ni dépense. C'était dans ce logis que Swiveller avait cité de mémoire, pour consoler son ami et le relever de son abattement, un de ses souvenirs lyriques. Or, il n'est pas sans intérêt ni sans utilité de faire remarquer que ces quelques paroles tenaient doublement du langage figuré et du caractère poétique de Swiveller. Ainsi, le vin rosé n'était qu'un emblème, la réalité était un verre contenant du grog froid au gin, et qu'on remplissait, au fur et à mesure, avec une bouteille et une cruche posées sur la table. Faute d'autre verre, les deux amis se passaient tour à tour celui-là ce qu'on peut avouer sans honte, Swiveller étant logé en garçon. Par une fiction également plaisante, il mettait toujours au pluriel, dans la conversation, sa chambre unique. Lorsque cette chambre était vacante, le marchand de tabac l'avait

annoncée sur son volet sous le titre pompeux «d'appartements pour une seule personne;» et Swiveller, fidèle à cette idée, n'avait jamais manqué de dire: «Mes chambres, mes appartements, mes salons,» ouvrant un espace illimité à l'imagination de ses auditeurs et la faisant s'égarer à son gré dans une longue suite de vastes salons, pour peu que cela lui fût plaisir.

Dans ce débordement de son esprit inventif, Swiveller s'appuyait sur un meuble équivoque. C'était en apparence un corps de bibliothèque, en réalité une couchette qui occupait dans la chambre une place en évidence et semblait pouvoir défier tout soupçon et tromper tout examen. Bien certainement, pendant le jour, Swiveller aurait juré que c'était une bibliothèque et pas autre chose; il oubliait volontiers qu'il y eût un lit là-dessous, niait catégoriquement l'existence des couvertures et chassait dédaigneusement les traversins de sa pensée. Pas un mot, même avec ses amis les plus intimes, sur l'usage réel de ce meuble, pas le moindre aveu sur son service de nuit, pas une allusion à ses propriétés particulières. Une foi implicite dans cette déception, tel était le premier article de son symbole. Pour être l'ami de Swiveller, il fallait rejeter toute preuve évidente, toute raison, toute observation, et croire aveuglément à son corps de bibliothèque. C'était son faible, sa manie, et il y tenait.

«Fred, reprit Swiveller, s'apercevant que sa citation poétique n'avait produit aucun effet; passez-moi le vin rosé.»

Le jeune Trent poussa de son côté le verre avec un mouvement d'impatience, et retomba dans l'attitude chagrine d'où on l'avait

tiré contre son gré.

«Mon cher Fred, dit son ami, tout en remuant le mélange liquide, je veux vous donner un petit avis approprié à la circonstance. Voici le mois de mai qui...

– Au diable! interrompit l'autre, vous m'excédez, vous me tuez avec votre babil. Comment pouvez-vous être gai dans l'état où nous sommes?

– Eh! quoi, monsieur Trent! répliqua Dick, il y a un proverbe qui dit que gaieté n'empêche pas sagesse. Il existe des gens qui peuvent être gais sans pouvoir être sages, d'autres qui peuvent être sages (ou pensent pouvoir l'être) et qui ne sauraient être gais. J'appartiens à la première classe. Si le proverbe est bon, je pense qu'il vaut mieux en prendre la moitié que de n'en prendre rien; et, en tout cas, j'aime mieux être gai sans être sage, que de n'être, comme vous, ni l'un ni l'autre.

– Bah!.. murmura Trent d'un air contrarié.

– À la bonne heure!.. Chez les gens bien élevés je ne crois pas qu'un mot de cette sorte soit jamais adressé à un gentleman dans ses propres appartements; mais cela m'est égal, faites comme chez vous, ne vous gênez pas.»

Il ajouta, entre ses dents, par manière d'observation, que son ami paraissait un peu de mauvaise humeur, termina le verre de vin rosé et se mit en devoir d'en apprêter un autre; après l'avoir préalablement dégusté avec délices, il proposa un toast à une compagnie imaginaire, et dit d'un ton d'emphase:

«Messieurs, permettez-moi de souhaiter mille succès à

l'ancienne famille des Swiveller, et bonne chance en particulier à M. Richard; M. Richard, messieurs, continua Dick d'un ton pathétique, qui dépense tout son argent pour ses amis et qui en est récompensé par un *bah!* pour la peine... (Applaudissements sur les bancs.)

– Dick, dit Trent, qui revint s'asseoir après avoir fait deux ou trois tours dans la chambre, voulez-vous consentir à causer sérieusement pendant quelques minutes, si je vous offre un moyen de vous enrichir sans peine?

– Vous m'en avez offert souvent, et qu'en est-il advenu? Mes poches sont toujours vides.

– Avant peu, reprit Trent en étendant son bras sur la table, je veux que vous me teniez un autre langage. Écoutez bien le nouveau plan. Vous avez vu ma soeur Nell?

– Eh bien?

– Elle est jolie, n'est-ce pas?

– Oui certes, et je dois même dire qu'il n'y a pas un grand air de famille entre elle et vous.

– Est-elle jolie? répéta Frédéric impatienté.

– Oui, jolie et très-jolie. Mais enfin?..

– Je vais vous le dire. Il y a un fait certain: c'est que le vieux et moi nous sommes à couteaux tirés et resterons ainsi jusqu'à la fin de notre vie; je n'ai rien à attendre de lui. Vous voyez bien cela, je suppose?

– Une chauve-souris le verrait en plein midi, dit Swiveller.

– Il est un autre fait également certain: c'est que ma soeur seule

aura l'argent que, d'après les premières promesses de ce vieux grippe-sou, que Dieu confonde! je m'attendais à partager avec elle. N'est-il pas vrai?

– C'est vrai, à moins que la manière dont je lui ai exposé les choses n'ait produit une impression profonde sur son esprit; ce qui serait possible. J'y ai mis de l'éloquence: «Ici, disais-je, il y a un bon grand-père,» C'était fort, je crois, c'était tout à fait amical et naturel. En avez-vous été frappé?

– Il n'en a toujours pas été frappé, *lui*; par conséquent, inutile de discuter là-dessus. Voyons, continuons: Nelly a près de quatorze ans...

– Elle est charmante pour son âge, quoique petite, ajouta Swiveller entre parenthèse.

– Si vous voulez que je continue de parler, prêtez-moi une minute d'attention, dit Frédéric Trent, dépité du faible intérêt que son ami paraissait prendre à la conversation. J'arrive au fait.

– Arrivez.

– Cette enfant est capable d'éprouver des affections vives, et, élevée comme elle l'a été, elle peut facilement, à son âge, subir des influences. Si une fois je l'ai dans ma main, je parviendrai, avec quelque peu de séduction et de menaces, à la plier à ma volonté. Pour ne pas battre le buisson, autrement dit pour ne pas perdre le temps en paroles inutiles (et les avantages du plan que j'ai formé demanderaient pour être exposés toute une semaine), qui vous empêche d'épouser Nelly?»

Tandis que son ami entamait ce discours avec autant d'énergie

que d'ardeur, Richard Swiveller était resté tranquille, les yeux fixés sur le bord de son verre; mais il n'eut pas plutôt entendu les derniers mots, qu'il témoigna une profonde consternation et ne put pousser que ce monosyllabe:

«Quoi?

– Je dis: Qui vous empêche de l'épouser? répéta l'autre avec une fermeté d'accent dont il avait depuis longtemps fait l'épreuve sur son compagnon.

– Mais vous m'avez dit aussi en même temps qu'elle n'a pas encore quatorze ans!

– Assurément je ne songe pas à la marier en ce moment, répliqua le frère d'un ton contrarié. Dans deux, trois ou quatre ans, à la bonne heure. Le vieux vous semble-t-il devoir vivre plus longtemps que cela?

– Il ne me fait pas cet effet, répondit Richard en secouant la tête; mais ces vieilles gens, il ne faut pas s'y fier, Fred. J'ai dans le Dorsetshire une vieille tante qui était, disait-elle, au moment de mourir quand je n'avais que huit ans, et elle n'a pas encore tenu parole. Ces vieux sont si endurcis, si immoraux, si malins! Tenez, Fred, à moins qu'il n'y ait dans les familles des apoplexies héréditaires, et même, dans ce cas, les chances sont égales pour ou contre, je vous dis qu'il ne faut pas s'y fier.

– Mettons les choses au pis, reprit Trent avec la même fermeté et en fixant les yeux sur son ami; je suppose que mon grand-père continue de vivre...

– Sans doute; et voilà le hic!

– Je suppose qu'il continue de vivre. Eh bien! je déterminerai, ou, si ce mot est plus explicite, je forcerai Nell à contracter un mariage secret avec vous. Que vous semble de ce moyen?

– Il me semble que je vois là une famille et pas de revenu pour la nourrir, dit Richard après un moment de réflexion.

– Je vous dis, reprit Frédéric avec une chaleur croissante qui, soit réelle soit jouée, n'en agissait pas moins sur l'esprit de son ami; je vous dis que le vieux ne vit que pour Nelly; je vous dis que toute son énergie, toutes ses pensées sont pour elle; qu'il ne la déshériterait pas plus si elle venait à lui désobéir qu'il ne me ferait son héritier si je m'abaissais à lui donner toutes les marques de soumission et de vertu. Pour voir cela, il suffit d'avoir des yeux, et de ne pas les fermer à l'évidence.

– Je ne suis pas éloigné de vous croire.

– Vous feriez mieux de dire que vous en êtes sûr comme moi. Mais écoutez. Afin de mieux amener le vieux à vous pardonner, il faudrait feindre une rupture complète entre nous, une haine à mort; établissons ce faux semblant, et je gage que le vieux s'y laissera facilement prendre. Quant à Nelly, vous savez ce qu'on dit de la goutte d'eau qui, en tombant toujours à la même place, finit par user la pierre. Vous pouvez vous fier à moi en ce qui la concerne. Ainsi, que le vieux vive ou meure, qu'advientra-t-il en tout cas? Que vous serez l'unique héritier de toute la fortune de cet opulent Harpagon, d'une fortune que nous dépenserons ensemble, et que vous, vous y gagnerez par-dessus le marché une jeune et jolie femme.

– Mais est-il bien sûr qu'il soit riche?

– Certainement. N'avez-vous pas recueilli les paroles qu'il a laissées tomber l'autre jour en notre présence? Certainement! Gardez-vous d'en douter.»

Il serait superflu et fatigant de suivre cette conversation dans tous ses détours pleins d'artifice, et de montrer comment peu à peu le coeur de Richard Swiveller fut gagné aux projets de Frédéric. Qu'il nous suffise de dire que la vanité, l'intérêt, la pauvreté et toutes les considérations qui agissent sur un prodigue se réunirent pour séduire Richard et l'entraîner vers la proposition faite en sa faveur; quand bien même il n'y eût pas eu beaucoup de raisons pour cela, la faiblesse habituelle de son caractère eût été un motif déterminant pour emporter la balance. Depuis longtemps son ami avait pris sur lui un ascendant qui s'était exercé cruellement d'abord aux dépens de la bourse et de l'avenir du malheureux Dick, et qui avait continué de rester aussi complet, aussi absolu, quoique Dick eût à souffrir de l'influence des vices de son compagnon, et que neuf fois sur dix, il parût jouer le rôle d'un dangereux tentateur lorsqu'en réalité il n'était que son instrument, un esprit léger, une tête vide, un véritable étourdi.

Les motifs qui, dans cette occasion, dirigeaient Frédéric étaient un peu trop profonds pour que Richard Swiveller pût les deviner ou les comprendre; mais nous les laisserons se développer eux-mêmes. Ce n'est pas le moment de les faire paraître au jour. La négociation se termina d'un accord parfait.

Swiveller était en train de déclarer, avec son langage fleuri, qu'il n'avait pas d'objection insurmontable pour épouser une personne abondamment pourvue d'argent et de biens meubles, qui voudrait bien de lui, quand il fut interrompu par un coup frappé à la porte. Il dut s'écrier, selon l'usage:

«Entrez!»

La porte s'ouvrit, mais ne laissa entrer qu'un bras couvert de mousse de savon, avec une forte odeur de tabac. L'odeur de tabac monta du débit par l'escalier; et quant au bras savonneux, il appartenait à une servante qui, occupée en ce moment à laver l'escalier, venait de le tirer d'un seau d'eau chaude pour prendre une lettre qu'elle présenta de sa propre main, criant bien haut avec cette aptitude particulière qu'ont les gens de sa classe à métamorphoser les noms, que c'était pour «monsieur Swivelling.»

Dick pâlit et parut embarrassé à la vue de l'adresse, mais plus encore quand il eut lu le contenu.

«Voilà, dit-il, l'inconvénient de plaire aux femmes. Il est facile de parler comme nous l'avons fait tout à l'heure; mais je ne songeais plus à elle.

– *Elle?* qui ça? demanda Trent.

– Sophie Wackles.

– Quelle Sophie?

– C'est le rêve de mon imagination, répondit Swiveller, humant une large gorgée du «vin rosé» et regardant gravement son ami: une personne ravissante, divine. Vous la connaissez.

– En effet, je me la rappelle, dit Frédéric avec insouciance. Que vous veut-elle?

– Eh bien, monsieur, entre miss Sophie Wackles et l'humble individu qui a l'honneur d'être avec vous, il s'est établi un sentiment aussi ardent que tendre, sentiment de la nature la plus honorable et la plus poétique. La déesse Diane, monsieur, qui appelle ses nymphes à la chasse, n'est pas, j'ose le dire, plus scrupuleuse dans sa conduite que Sophie Wackles.

– Voulez-vous me faire croire qu'il y ait rien de réel dans vos paroles? demanda son ami. Vous ne voulez sans doute pas dire que vous lui avez fait la cour?

– La cour, si; des promesses, non. Ce qui me rassure, c'est qu'on ne pourrait tenter contre moi aucune poursuite pour rétractation de promesse. Je ne me suis jamais compromis jusqu'à lui écrire.

– Que vous demande-t-elle dans cette lettre?

– C'est pour me rappeler, Fred, une petite soirée qui a lieu aujourd'hui même; une réunion de vingt personnes, c'est-à-dire de deux cents jolis orteils en tout qui vont se démener gentiment dans la danse, en supposant que les messieurs et les dames invités apportent leur contingent naturel. Il faut que j'y aille, ne fût-ce que pour entamer la rupture. Je m'y engage, n'ayez pas peur. Je ne serais pas fâché de savoir si c'est Sophie elle-même qui a remis cette lettre. Si c'est elle, elle-même, qui ne se doutait guère de cet obstacle à son bonheur, c'est une chose vraiment touchante.»

Pour résoudre la question, Swiveller appela la servante. Il

apprit que miss Sophie Wackles avait en effet remis la lettre à cette fille de sa propre main, qu'elle était venue accompagnée, pour le décorum sans doute, de sa plus jeune soeur; qu'on lui avait dit que M. Swiveller était chez lui, et qu'on l'avait engagée à monter; mais que, choquée on ne peut plus par cette proposition inconvenante, elle avait déclaré qu'elle aimerait mieux mourir. Ce récit remplit Swiveller d'une admiration peu compatible avec les projets qu'il venait d'arrêter. Mais Frédéric n'attacha qu'une importance médiocre à l'attitude de son ami dans cette occasion, sachant bien que, grâce à l'influence qu'il exerçait sur Richard Swiveller, il pourrait mettre son projet à exécution, quand il jugerait le moment opportun.

CHAPITRE VIII

L'affaire étant ainsi arrangée, Swiveller sentit, à des avertissements intérieurs, que l'heure de son dîner approchait, et, de peur de compromettre sa santé par une trop longue abstinence, il envoya au plus proche restaurant demander immédiatement un renfort de boeuf bouilli et de choux verts pour deux. Le restaurateur, édifié par expérience sur sa pratique, refusa net, en répondant, comme un grossier qu'il était, que si M. Swiveller voulait du boeuf, il eût la complaisance de venir à la maison le manger sur place, en ayant soin d'apporter, pour le remettre avant le bénédicité, le montant de certain petit compte que depuis longtemps il avait négligé de solder. Sans se laisser décourager par cette rebuffade, mais au contraire se sentant plus que jamais en verve d'appétit, Swiveller envoya de nouveau chez un autre restaurateur qui demeurait plus loin. Il eut soin de faire dire par son messenger que, s'il s'adressait à un établissement aussi éloigné, c'était non-seulement à cause de la haute réputation, de la popularité que la qualité de son boeuf avait acquise à cette maison, mais encore parce que le précédent fournisseur du gentleman, le traiteur inflexible, donnait de la viande tellement dure qu'elle était indigne de servir de nourriture à des gens comme il faut, et même à toute créature humaine. L'excellent effet de cette démarche politique fut démontré par l'arrivée presque immédiate d'une petite pyramide culinaire en étain, dont

l'architecture curieuse était composée de plats recouverts: le boeuf bouilli en formait la base, et un pot de bière écumante en était le couronnement. Lorsque l'on eut décomposé cet édifice, ses différentes parties constitutives présentaient tous les éléments désirés d'un repas appétissant, auquel Swiveller et son ami se mirent joyeusement en devoir de faire largement honneur.

«Puissions-nous, s'écria Richard en piquant sa fourchette dans les flancs d'une grosse pomme de terre rissolée, puissions-nous ne jamais connaître de pire moment que celui-ci! J'aime cette manière d'envoyer les pommes de terre avec leur peau; il y a quelque chose d'agréable à tirer ce tubercule de son élément natif, si je puis employer cette expression, et c'est un plaisir que ne connaissent pas les riches et les puissants de ce monde. Ah! l'homme ici-bas a besoin de bien peu de chose, et il n'en a pas longtemps besoin! Comme c'est vrai cela... après dîner!

– J'espère que le restaurateur a besoin de peu de chose, dit Frédéric; et j'espère aussi pour lui que ce peu de chose, il n'en aura pas besoin longtemps. Je ne vous crois pas en état de payer la dépense.

– Je vais passer chez ce restaurateur et je réglerai avec lui, répondit Swiveller en clignant de l'oeil d'une manière significative. Le garçon n'a aucun recours contre nous: voilà les provisions consommées, Fred; tout est absorbé.»

De fait, le garçon parut s'accommoder de cette vérité; car, lorsqu'il revint chercher les plats et les assiettes vides, et que Swiveller lui dit d'un ton d'insouciance dignité qu'il passerait

bientôt chez son maître pour régler, le garçon montra d'abord quelque trouble et marmotta entre ses dents quelques mots, comme: «Payement au comptant, pas de crédit,» et autres balivernes; mais, après tout, il se résigna facilement et demanda seulement à quelle heure il plairait à monsieur de venir payer, disant que, comme il était personnellement responsable pour le boeuf, les légumes, etc., il fallait qu'il se trouvât là. Swiveller, après s'être donné l'air de calculer mentalement ses nombreux engagements d'un bout à l'autre, répondit qu'il serait au restaurant entre six heures moins deux minutes et six heures sept. Le garçon dut sortir avec cette garantie peu rassurante; alors Swiveller tira de sa poche un carnet tout grasseux et y traça une marque.

«C'est sans doute pour vous rappeler le traiteur, dit Trent en ricanant, dans le cas où vous pourriez l'oublier par mégarde?

– Non, Fred, répondit gravement Richard en continuant d'écrire comme un homme très-affairé; ce n'est pas tout à fait cela. Je note dans ce petit livre les noms des rues où il m'est interdit de passer, tant que les boutiques en sont ouvertes. Notre dîner d'aujourd'hui me ferme Long-Acre. La semaine dernière, j'ai acheté une paire de bottes dans Great-Queen-Street, et je ne puis plus aller par là. Maintenant, si je veux me rendre au Strand, il n'y a plus pour moi qu'un chemin, et encore faudra-t-il que je me le ferme en y achetant ce soir une paire de gants. Toutes les issues sont si bien bouchées que si, d'ici à un mois, ma tante ne m'envoie de l'argent, je serai forcé d'aller m'établir à trois ou quatre milles de Londres pour pouvoir circuler avec sécurité.

– Mais ne craignez-vous pas qu'à la longue elle ne se fatigue?

– J'espère que non; cependant le nombre de lettres que j'ai à lui écrire d'ordinaire pour l'attendrir est de six, et cette fois nous ne lui en avons pas envoyé moins de huit sans obtenir aucun effet. Demain matin, je lui écrirai de nouveau. Je compte faire beaucoup de pâtés et arroser ma lettre de larmes que je verserai du flacon à l'essence de poivre pour leur donner un air plus sombre et plus pénitent. «Ma chère tante, je suis dans un état d'esprit tel, que je sais à peine ce que j'écris. – Un pâté. – Si vous pouviez me voir en ce moment versant des pleurs amers sur les fautes de mon passé!.. – Poivrière. – Quand j'y pense, ma main tremble...» – Encore un pâté. – Ma foi, si cela ne produit rien, tout est fini.»

En parlant ainsi, Swiveller avait achevé de tracer sa note; il replaça le crayon dans son petit étui et ferma le carnet d'un air parfaitement calme et sérieux. Frédéric songea alors qu'il avait un engagement qui l'appelait dehors, et laissa Richard en compagnie du vin rosé et de ses méditations sur miss Sophie Wackles.

«C'est un peu subit, se dit Richard, secouant la tête avec un regard profond et jetant en désordre des lambeaux de poésies à travers ses réflexions, comme de la vile prose, habitude qu'on lui connaît: si le coeur de l'homme est accablé de crainte, ce brouillard se dissipe quand miss Wackles apparaît: miss Wackles, cette délicieuse créature!.. C'est la rose vermeille qui éclôt sous les rayons de juin. On ne peut nier qu'elle ne soit aussi, comme une douce mélodie jouée sur un instrument harmonieux.

C'est réellement un peu subit. Assurément, il n'est pas urgent de rompre immédiatement avec elle, à cause de la petite soeur de Fred; mais il vaut mieux ne pas aller trop loin. Si je dois lui battre froid, il sera bon de le faire tout de suite. Il y aurait lieu à une action judiciaire pour rupture de promesse, premier point. Sophie pourra trouver un autre mari, second point. Il est probable que... Non, cela n'est pas probable; mais, en tout cas, il vaut mieux se tenir sur ses gardes.»

Cette chance, qu'il n'avait pas développée et sur laquelle il s'était arrêté tout court, c'était la possibilité, qu'il ne cherchait pas à se dissimuler à lui-même, qu'il ne fût pas encore parfaitement à l'épreuve des charmes de miss Wackles et la crainte que, s'il venait à lier son sort à celui de cette jeune fille dans un moment d'abandon, il ne s'enlevât à lui-même le moyen de poursuivre le beau plan d'avenir qu'il avait accueilli avec tant de chaleur de la bouche de son ami. Toutes ces raisons réunies le décidèrent à chercher querelle à miss Wackles sans perdre de temps et à la planter là sous un prétexte en l'air de jalousie mal fondée. Fixé sur ce point important, il fit passer plusieurs fois le verre de sa droite à sa gauche, et de sa gauche à sa droite, avec une assez notable dextérité, pour se mettre en état de remplir son rôle en homme prudent; puis, après avoir donné quelques soins à sa toilette, il sortit et se dirigea vers le lieu poétisé par le charmant objet de ses méditations.

C'était à Chelsea. Miss Sophie Wackles y demeurait avec sa mère, qui était veuve, et deux soeurs; elles tenaient ensemble

un modeste externat pour les petites filles: ce qu'indiquait aux passants un cadre ovale placé au-dessus d'une fenêtre du premier étage et où on lisait au milieu de magnifiques parafes: *Pensionnat de jeunes demoiselles*. Le fait prenait chaque matin plus de certitude encore lorsque, de neuf heures et demie à dix, on voyait arriver quelque enfant d'âge encore tendre, élève isolée et solitaire qui, se posant sur le décrotoir et se levant sur la pointe de ses pieds, faisait de pénibles efforts pour atteindre le marteau avec son abécédaire. Voici comment étaient réparties dans cet établissement les diverses fonctions des institutrices: grammaire anglaise, composition, géographie, exercice gymnastique des haltères, par miss Mélissa Wackles; écriture, arithmétique, danse, musique, arts d'agrément en général, par miss Sophie Wackles; travaux d'aiguille, modèles sur le canevas pour apprendre à marquer, par miss Jane Wackles; punitions corporelles, pain sec et autres châtiments et tortures composant le département de la terreur, par mistress Wackles. Miss Mélissa était la fille aînée; miss Sophie, la cadette, et miss Jane la dernière. Miss Mélissa avait vu trente-cinq printemps, ou à peu près, et elle s'acheminait vers l'automne; miss Sophie était une jeune fille de vingt ans, fraîche, avenante et gaie; quant à miss Jane, à peine comptait-elle seize années. Mistress Wackles était une personne de soixante ans, excellente peut-être, mais d'humeur acariâtre.

C'est vers ce «pensionnat de jeunes demoiselles» que Richard Swiveller se dirigeait en toute hâte avec des projets hostiles au

repos de la belle Sophie. Celle-ci, vêtue de blanc comme une vierge, et n'ayant pour tout ornement qu'une rose rouge, reçut le jeune homme à son arrivée, au milieu de dispositions fort élégantes, pour ne pas dire brillantes. Ainsi, le salon avait été décoré de ces petits pots de fleurs qui d'ordinaire étaient placés sur le bord extérieur de la croisée, à moins qu'on ne les mît dans la cour du sous-sol, quand il faisait trop de vent. Ainsi on avait invité à embellir la fête de leur présence quelques-unes des élèves de l'externat. Ainsi encore miss Jane Wackles, pour disposer en boucles ses cheveux qui n'y étaient point accoutumés, avait gardé sa tête, toute la journée précédente, étroitement serrée dans une grande affiche de théâtre, dont elle avait composé ses papillotes jaunes: joignez à tant de frais la politesse solennelle et le port majestueux de la vieille dame et de sa fille aînée. Swiveller s'aperçut bien qu'il y avait dans tout cela de l'extraordinaire, mais il ne fut pas impressionné.

Le fait est, et, comme on ne saurait disputer des goûts (un goût aussi étrange que celui-ci peut être cité sans qu'on nous accuse d'invention méchamment préméditée), le fait est que ni mistress Wackles, ni sa fille aînée, n'avaient jamais vu d'un oeil favorable les assiduités de M. Swiveller; elles avaient coutume de le traiter sans conséquence «comme un jeune homme léger,» et elles soupiraient et secouaient la tête en signe de fâcheux augure toutes les fois que son nom venait à être prononcé devant elles. Miss Sophie elle-même, qui jugeait que la conduite de M. Swiveller, vis-à-vis d'elle, avait ce caractère vague et dilatoire qui

n'annonce point des intentions matrimoniales bien déterminées, avait fini par désirer fortement une conclusion dans un sens ou dans l'autre. Elle avait donc consenti enfin à opposer à Richard un jardinier pépiniériste qui se déclarerait sur le moindre encouragement; et, comme cette occasion avait été choisie dans ce but, on concevra aisément que Sophie appelât de tous ses vœux la présence de Swiveller à la réunion, et que même elle lui eût écrit pour cela et porté la lettre dont nous avons parlé. «S'il a, disait mistress Wackles à sa fille aînée, quelques espérances ou quelque moyen d'entretenir convenablement une femme, il nous les fera connaître maintenant ou jamais. – S'il m'aime réellement, pensait de son côté Sophie, il faudra bien qu'il me le dise ce soir.»

Mais comme Swiveller ne savait absolument rien de ce qui se faisait, se disait, se pensait à la maison, il n'en était pas le moins du monde troublé. Il cherchait dans son esprit quelle était la meilleure manière de devenir jaloux; et il aurait souhaité intérieurement que Sophie fût, pour cette occasion seulement, bien moins jolie que d'habitude, ou même qu'elle fût sa propre soeur, ce qui eût aussi bien servi ses projets. Les invités entrèrent en ce moment, et parmi eux se trouvait M. Cheggs, le jardinier. M. Cheggs avait eu soin de ne pas se présenter seul et sans appui; mais, en homme prudent, il avait amené sa soeur miss Cheggs, qui prit chaleureusement les mains de Sophie, l'embrassa sur les deux joues et lui dit: «J'espère que nous n'arrivons pas trop tôt.

– Assurément non, répondit Sophie.

– Oh! ma chère, ajouta miss Cheggs du même ton, j'ai été si tourmentée, si ennuyée! C'est un miracle si nous n'avons pas été ici à quatre heures de l'après-midi. Alick était horriblement impatient de vous voir. Croiriez-vous qu'il était tout habillé avant le dîner, et que depuis il n'a cessé d'aller regarder à chaque instant la pendule pour m'ennuyer de ses instances!... Aussi tout cela c'est votre faute, méchante!»

Cette confidence publique fit rougir miss Sophie. M. Cheggs, qui, de sa nature, était fort timide devant les dames, rougit également; et la mère et les soeurs de miss Sophie, pour épargner à M. Cheggs l'embarras de rougir davantage, lui prodiguèrent les politesses et les attentions. Richard Swiveller se trouva abandonné à lui-même. C'était tout ce qu'il souhaitait, un bon motif pour paraître fondé en droit et en raison dans sa future colère; mais, précisément au moment où il tenait ce motif fondé en droit et en raison, qu'il était venu chercher tout exprès, sans avoir l'espérance d'y réussir, Richard se sentit très-sérieusement en colère et s'étonna de l'impudence de ce diable de Cheggs.

Cependant M. Swiveller avait engagé miss Sophie pour le premier quadrille: notez qu'on avait proscrit rigoureusement les contredanses, comme n'étant pas d'assez bon genre. Ici c'était un premier avantage sur son rival qui, assis tristement dans un coin, contemplait la forme ravissante de la jeune fille passant avec grâce à travers les méandres de la danse. Mais ce ne fut pas là le seul triomphe que Swiveller remporta sur le jardinier; car, pour montrer à la famille quel homme on avait négligé d'abord, et

sans doute aussi sous l'influence de ses précédentes libations, il se livra à des hauts faits d'agilité si brillants, et accomplit tant de pirouettes et d'entrechats, qu'il remplit de surprise la société tout entière, et, qu'en particulier, un grand monsieur, qui dansait avec une toute petite écolière, resta comme pétrifié d'étonnement et d'admiration. Mistress Wackles elle-même oublia un moment de gourmander trois enfants qui se permettaient de s'amuser, et elle ne put s'empêcher de penser que ce serait un honneur pour la famille de posséder un semblable danseur.

Dans cet instant critique, miss Cheggs se montra pour son frère une alliée énergique et utile. Sans se borner à témoigner par des sourires méprisants le dédain qu'elle éprouvait pour les prouesses de M. Swiveller, elle trouva moyen de glisser à l'oreille de miss Sophie quelques mots de sympathique condoléance de lui voir un cavalier si ridicule; déclarant qu'elle tremblait qu'il ne prît envie à Alick de tomber sur ce personnage et de passer sur lui sa colère: miss Sophie n'avait qu'à voir combien l'amour et la fureur brillaient dans les yeux dudit Alick; et en effet ces passions, nous devons le dire, débordaient de ses yeux jusque sur son nez auquel elles donnaient un éclat rubicond.

«Il faut que vous dansiez maintenant avec miss Cheggs,» dit Sophie à Dick Swiveller après avoir dansé elle-même deux fois avec M. Cheggs, en ayant l'air d'encourager fortement ses galanteries. Elle ajouta: «C'est une aimable personne, et son frère est un homme charmant.

– Charmant! murmura Dick. Vous pourriez dire aussi charmé,

à en juger par la manière dont il regarde de ce côté.»

Ici miss Jane, à qui l'on avait fait sa leçon, intervint avec ses longues boucles de cheveux et glissa quelques mots à l'oreille de sa soeur pour lui faire remarquer l'air de jalousie de M. Cheggs.

«Lui, jaloux!.. s'écria Swiveller. J'admire son impudence.

– Son impudence?.. répéta miss Jane en secouant la tête. Prenez garde qu'il ne vous entende; car vous pourriez en avoir du regret.

– Oh! Jane, je vous en prie... dit miss Sophie.

– Allons donc! reprit la soeur; pourquoi M. Cheggs ne serait-il pas jaloux, si cela lui plaît? J'aime bien cela vraiment! M. Cheggs a autant le droit d'être jaloux que qui que ce soit ici, et peut-être bientôt en aura-t-il plus le droit encore qu'il ne l'a en ce moment. Vous, Sophie, vous en savez quelque chose!»

Quoique ce plan, concerté entre Sophie et sa soeur, s'appuyât sur les meilleures intentions et eût pour objet de décider enfin M. Swiveller à se déclarer, il échoua complètement. Car miss Jane étant une de ces jeunes filles qui sont prématurément aigres et acariâtres, donna à son intervention une importance si déplacée que Richard se retira de mauvaise humeur, abandonnant sa maîtresse à M. Cheggs, et lançant à celui-ci un regard de défi auquel le jardinier répondit avec indignation.

«Est-ce que vous avez à me parler, monsieur? lui demanda M. Cheggs le suivant dans un coin. Ayez la complaisance de sourire, monsieur, afin qu'on ne soupçonne rien... Est-ce que vous voulez me parler, monsieur?»

Swiveller regarda avec un sourire dédaigneux les pieds de M. Cheggs; puis ses chevilles, puis son tibia, puis son genou, et ainsi graduellement le long de la jambe droite, jusqu'à ce qu'il arrivât au gilet; là il alla de bouton en bouton jusqu'à ce qu'il atteignît le menton; puis, passant juste au milieu du nez, il s'arrêta aux yeux, et alors il dit brusquement:

«Non, monsieur.

– Hum! fit M. Cheggs jetant un coup d'oeil par-dessus son épaule; ayez la bonté de sourire encore un peu, monsieur... Peut-être désirez-vous me parler, monsieur?

– Non, monsieur; du tout.

– Peut-être, monsieur, n'avez-vous rien à me dire en ce moment,» ajouta M. Cheggs en appuyant sur ces derniers mots.

Ici Richard Swiveller détacha ses yeux du visage de M. Cheggs et fit descendre son regard du nez, du gilet et de la jambe droite de son rival jusqu'à ses pieds, qu'il parut considérer avec soin; après quoi il releva ses yeux, suivit en remontant la ligne de la jambe gauche, celle du gilet, et, revenu en plein visage de Cheggs, il répondit:

«Non, monsieur; rien du tout.

– Vraiment, monsieur? Je suis charmé d'apprendre cela. Je suppose, monsieur, que vous savez où me trouver dans le cas où vous auriez quelque chose à me dire?

– Il ne me sera pas difficile de le demander quand j'aurai besoin de le savoir.

– C'est bien; nous n'avons rien de plus à nous dire, je pense,

monsieur.

– Rien de plus, monsieur.»

Ainsi se termina ce terrible dialogue d'où les deux interlocuteurs se retirèrent fronçant également le sourcil. M. Cheggs s'empessa d'offrir la main à miss Sophie, tandis que M. Swiveller s'asseyait tout morose dans un coin.

Tout près de là étaient assises mistress Wackles et miss Mélissa occupées à regarder la danse. Miss Cheggs s'avança vers elles pendant que son cavalier était engagé dans un pas, et jeta quelques remarques qui furent du fiel et de l'absinthe pour le coeur de Richard Swiveller. Sur une couple de mauvais tabourets se tenaient tant bien que mal deux des élèves de l'externat, cherchant un encouragement à leur gaieté dans les yeux de mistress et miss Wackles; or, en voyant mistress Wackles sourire et miss Wackles sourire aussi, les deux fillettes crurent devoir, pour se mettre dans leurs bonnes grâces, sourire également: pour reconnaître cette attention, la vieille dame prit un air sévère et leur dit que, si elles osaient se permettre encore pareille impertinence, elles seraient immédiatement reconduites chez elles. L'une des deux élèves, qui était d'une nature timide et d'un tempérament nerveux, ne put réprimer ses larmes devant cette menace rigoureuse; et pour cette offense toutes deux furent aussitôt renvoyées, ce qui porta la terreur dans l'âme de toutes les élèves.

Cependant miss Cheggs dit en s'approchant davantage: «J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Vous savez ce qu'Alick a

dit à Sophie? Sur ma parole, la chose est sérieuse, c'est clair.

– Qu'est-ce qu'il a donc dit, ma chère? demanda mistress Wackles.

– Toute sorte de choses; vous ne sauriez vous imaginer comme il a parlé franchement.»

Richard jugea qu'il n'était pas nécessaire pour lui d'en entendre plus long. Il profita d'un temps d'arrêt dans la danse, et du moment où M. Cheggs était venu faire sa cour à la vieille dame, et se dirigea la tête haute vers la porte, en affectant soigneusement la plus extrême insouciance lorsqu'il passa près de miss Jane Wackles, qui, dans toute la gloire de ses boucles de cheveux, faisait des frais de coquetterie, utile manière d'employer le temps faute de mieux, avec un vieux gentleman galant, locataire du parloir du rez-de-chaussée. Miss Sophie était assise près de la porte, encore émue et toute confuse des attentions marquées de M. Cheggs; Richard Swiveller s'arrêta un instant pour échanger quelques mots avec elle avant son départ.

«Mon navire est sur la côte et ma chaloupe est à la mer... Mais avant de franchir cette porte, il faut que je t'adresse mes adieux.»

Il accompagna ces paroles d'un regard mélancolique.

«Est-ce que vous partez? demanda miss Sophie se sentant troublée jusqu'au fond du coeur par le succès de sa ruse, mais affectant les dehors de l'indifférence.

– Si je pars!.. répéta Richard avec amertume. Oui, je pars. Eh bien! après?..

– Rien, sinon qu'il n'est pas tard. Mais vous êtes maître après

tout de faire ce que vous voulez.

– Plût à Dieu que j'eusse été aussi ma maîtresse et que je n'eusse jamais pensé à vous! Miss Wackles, je vous ai crue sincère, et j'étais heureux dans ma crédulité; mais maintenant je gémis d'avoir connu une jeune fille si belle, il est vrai, mais si trompeuse!...»

Miss Sophie se mordit les lèvres et affecta de regarder avec un vif intérêt M. Cheggs qui, à quelque distance, absorbait à longs traits un verre de limonade.

«Je suis venu ici, dit Richard, oubliant un peu le dessein qui l'avait réellement amené, je suis venu avec le coeur épanoui, dilaté, avec des sentiments conformes à cette disposition. Je sors avec des pensées qui peuvent se concevoir, mais qui ne sauraient s'exprimer; j'emporte la conviction désolante que mes plus chères affections ont reçu ce soir le coup de grâce.

– Assurément, je ne vous comprends pas, monsieur Swiveller, dit miss Sophie, les yeux baissés; je regrette que...

– Des regrets, madame! dit Richard; des regrets, quand vous restez en possession d'un M. Cheggs! Mais je vous souhaite une bonne nuit. En me retirant, je me bornerai à vous faire une petite confidence: il existe une toute jeune fille, qu'on élève à la brochette en ce moment pour moi; elle possède non-seulement de grands charmes, mais encore une grande fortune; elle a prié son plus proche parent de solliciter mon alliance; et, par considération pour plusieurs membres de sa famille, j'y ai consenti. Je suis certain que vous apprendrez avec plaisir ce

fait consolant, qu'une jeune et aimable personne n'attend que le moment d'être femme pour s'unir à moi, et se dépêche de grandir chaque jour pour hâter cet heureux moment. J'ai cru devoir vous en dire quelque chose. Il ne me reste plus qu'à m'excuser d'avoir abusé si longtemps de votre attention. Bonsoir.»

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.